

De l'influence des passions sur la production des maladies / par C.T.A. Charpentier, de Joigny.

Contributors

Charpentier, C. A. T.
Francis A. Countway Library of Medicine

Publication/Creation

A Liège : De l'Imprimerie de J. Desoer, 1808.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/yucx84d5>

License and attribution

This material has been provided by This material has been provided by the Francis A. Countway Library of Medicine, through the Medical Heritage Library. The original may be consulted at the Francis A. Countway Library of Medicine, Harvard Medical School. where the originals may be consulted. This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

**wellcome
collection**

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



8 A 343



DE L'INFLUENCE

DES PASSIONS

ET

LA PRÉSERVATION DES ÉVALUÉS

LE COMTE DE ...

PARIS, M. ...

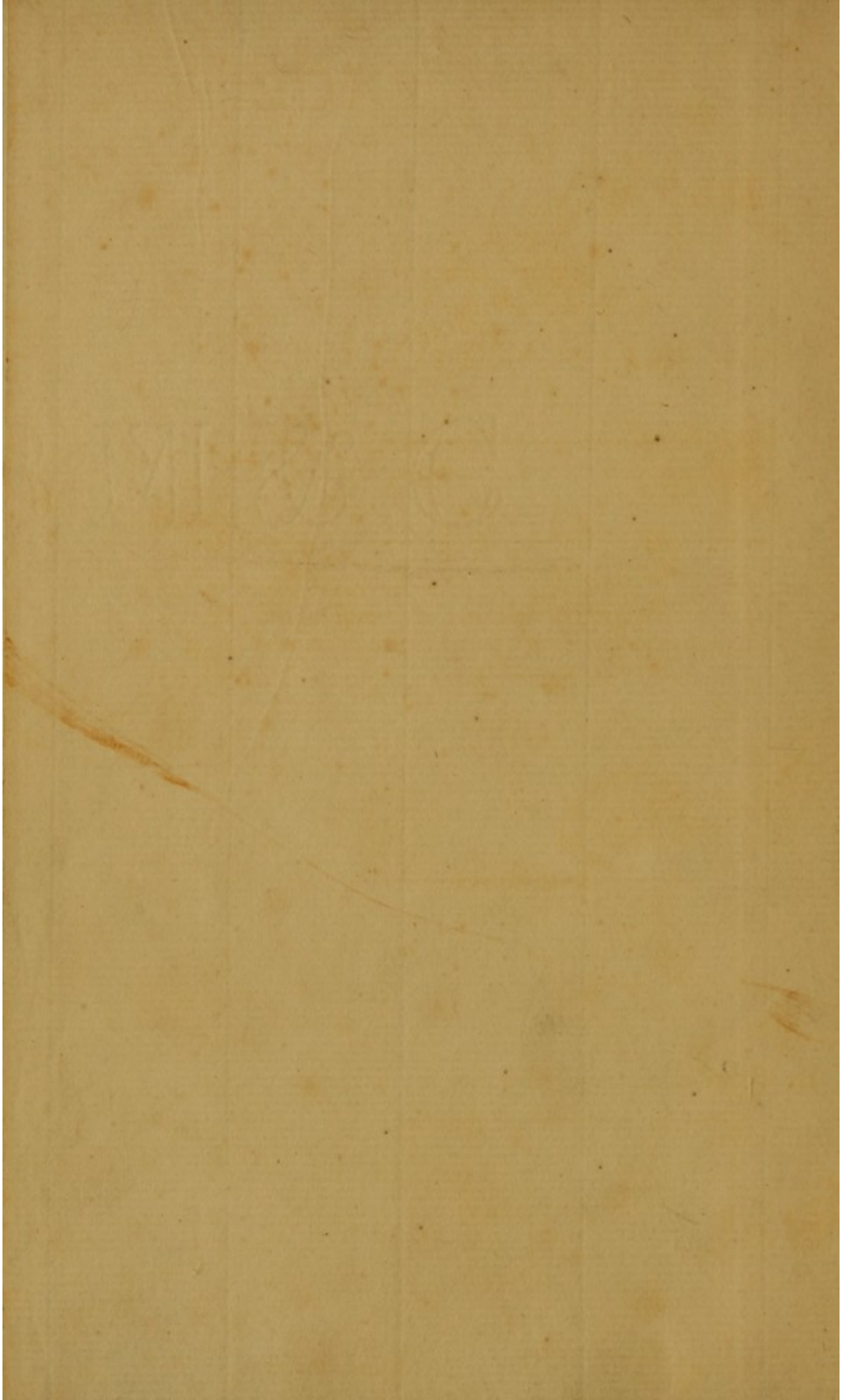
DE ...

...

...

DE ...

1800



DE L'INFLUENCE
DES PASSIONS

SUR

LA PRODUCTION DES MALADIES.

La crainte d'un côté, de l'autre l'espérance.

DELILLE, *Poème de l'Imagination.*

Par C. T. A. CHARPENTIER, de Joigny, *Docteur en Médecine,*
Chirurgien-major du 2^e. régiment de flottille impériale, membre
correspondant de la Société Médicale d'émulation de Paris, &c.

De l'Imprimerie de J. DESOER, à Liege.

1808.

DEPARTMENT OF THE INTERIOR

DEPARTMENT OF THE INTERIOR

1871

DEPARTMENT OF THE INTERIOR

9641

DE L'INFLUENCE DES PASSIONS

SUR

LA PRODUCTION DES MALADIES.

La crainte d'un côté, de l'autre l'espérance,
DELILLE, *Poème de l'Imagination.*

Par C. T. A. CHARPENTIER, de Joigny, *Docteur en Médecine,*
Chirurgien-major du 2^e. régiment de flottille impériale, membre
correspondant de la Société Médicale d'émulation de Paris, &c.

I^{re}. PARTIE

QU'IL est admirable cet ordre sublime qui règne dans toute la nature; comme tout y brille de la sagesse, de la prévoyance du Créateur! le philosophe est pénétré d'une émotion profonde quand il observe cet immense horizon, lorsqu'il analyse les différens objets qu'il y rencontre, pendant qu'il en recueille les résultats les plus merveilleux. C'est particulièrement dans l'étude des corps organisés & surtout dans celle des animaux, que nous avons continuellement lieu de remarquer cette sagesse ineffable, cet ordre de rap-

ports , cette harmonie suivant laquelle tout se lie pour tendre sans cesse à des vues conservatrices.

De même que dans le Ciel le mouvement des astres & sur la terre celui de tous les êtres inorganiques est réglé par cette grande loi dont la découverte a immortalisé Newton ; de même l'économie animale est régie par des lois immuables , dont la plus belle disposition est que , la nature , en donnant à l'animal des moyens de distinguer ce qui lui convient & ce qui lui est nuisible , lui fournit en même temps des résistances à opposer aux objets destructeurs auxquels il est continuellement en butte.

Les idées de *sensibilité* , de *plaisir* & de *douleur* , de *désir* & d'*aversion* , se présentent naturellement à nous ; & nous arrivons à l'établissement des passions comme conséquence nécessaire de la vie des animaux , comme principal moyen conservateur.

L'animal trouve parmi les objets qui l'environnent les moyens d'entretenir sa vie & de propager son espèce. Mais à côté de ce qui est propre à satisfaire ses besoins se trouvent une infinité d'êtres qui lui sont nuisibles. Il a donc fallu que l'animal fût doué de la sensibilité , de cette propriété précieuse au moyen de laquelle il reconnaît & distingue les substances qu'il doit admettre comme étant en rapport avec son économie & celles qu'il doit rejeter comme lui étant contraires.

Le plaisir nous indique que telle chose nous est avantageuse , la douleur que telle autre nous est funeste. Et selon que nous jugeons que l'objet extérieur est ou n'est point en rapport avec notre organisation ,

il s'élève en nous des mouvemens qui ont des directions différentes.

Dans le premier cas ces mouvemens tendent à nous porter au devant des impressions, à donner la plus grande extension aux organes de nos sens, à nous faire en quelque sorte épanouir toutes les extrémités nerveuses pour sentir par le plus de points possible. Dans le second cas, c'est-à-dire si l'impression est ou doit être douloureuse, toute notre économie reçoit subitement une impulsion contraire, tous nos organes sentans sont dans un état de constriction, présentent ainsi la moindre surface, pour éviter autant que possible les atteintes de l'objet nuisible. Et ensuite si nous nous en sentons capables, la réaction succède, les forces se reportent à l'extérieur, nous employons tous nos moyens pour combattre notre ennemi & le faire disparaître. Ces mouvemens intérieurs, nous les appelons les *Passions*. Elles sont une condition nécessaire de notre organisation. Elles sont les ressorts de notre machine. Sans passions nous sommes sans action. Les passions, dit *Voltaire*, sont les vents qui enflent les voiles du vaisseau; quelquefois elles le submergent, mais sans elles il ne pourrait voguer.

Voilà les passions primitives, elles nous sont communes avec les animaux. Mais l'homme a reçu de plus qu'eux les plus nobles facultés, celle de former des idées, de les réfléchir, d'en faire des abstractions, celle de transmettre ses pensées à autrui. Le rapprochement des hommes, la communication mutuelle de leurs idées, de leurs lumières, de leurs talens, de leurs

vices & de leurs vertus, le monde moral enfin est donc naturel.

La vie sociale tient à la nature de l'homme & est son apanage. Mais, par l'abus qu'il en fait, l'homme va puiser le malheur à la source qui ne devait lui procurer que les plus douces jouissances. Ce sont ces abus qui, en multipliant ses desirs à l'infini, produisent en lui une foule de besoins de convention, dont la satisfaction devient aussi nécessaire que celle des besoins réels. De-là naissent la plupart de ces passions factices qui sont en général si orageuses telles que l'amour moral, le désir insatiable des honneurs, de la gloire, de la célébrité, des richesses.

L'imagination, cette belle faculté qui seule nous met à une si grande distance des animaux; qui, si elle était constamment bien dirigée, ne procurerait à l'homme que du plaisir; l'imagination, dis-je, ne lui cause souvent que des souffrances. Elle lui représente sans cesse les objets qui ont donné naissance à ses passions, les lui offre avec des couleurs différentes, lui crée même des êtres qui n'ont jamais existé, le met ainsi dans l'erreur, lui donne de faux espoirs, produit en lui une infinité de desirs insensés qu'il ne peut satisfaire & qui par conséquent deviennent la source de chagrins sans nombre.

« Dans l'homme, dit Buffon, le plaisir & la douleur physiques ne sont que la moindre partie de ses peines & de ses plaisirs; son imagination qui travaille continuellement, fait tout ou plutôt ne fait rien que pour son malheur; car elle ne présente à l'ame que des fan-

tômes vains ou des images exagérées & le force à s'en occuper ; plus agitée par ces illusions qu'elle ne peut l'être par des objets réels , l'ame perd sa faculté de juger & même son empire ; elle ne compare que des chimères , elle ne veut plus qu'en second & souvent elle veut l'impossible ; sa volonté qu'elle ne détermine plus , lui devient donc à charge ; les désirs outrés sont des peines , & ses vaines espérances sont tout au plus de faux plaisirs , qui disparaissent & s'évanouissent dès que le calme succède & que l'ame reprenant sa place , vient à les juger. «

L'imagination est toujours en raison de la susceptibilité nerveuse , qui , elle même , est en général toujours proportionnée à l'activité de l'imagination. Tout ce qui développe l'une ou l'autre est cause de la plus grande violence des passions & de la plus grande fréquence de leurs accès.

Elle n'est point idéale , elle est approuvée par l'observation , cette théorie de Pythagore qui veut entretenir la salubrité du corps , en ayant soin de modérer toutes les passions de l'ame , par l'étude de la philosophie & des sciences spéculatives , par le spectacle paisible des solitudes agréables & en général par tous les moyens qui portent le calme dans les sens extérieurs , & font passer jusque dans l'ame , les douces affections de nos yeux & de nos oreilles (1).

C'est avec raison que J. Jacques , (2) établit que

(1) Voyez Encycl. méth. art. *Hygiène*.

(2) Discours sur l'Inégalité.

L'accroissement de nos besoins & de nos passions suit toujours celui de nos connaissances. N'est-ce pas en proportion de la civilisation, que s'accroît cette vanité, cette émulation avec laquelle tous les arts sont cultivés ? N'est-ce pas chez les peuples les mieux civilisés, que se trouvent cette activité prodigieuse, cette tendance à de nouveaux plans, à de nouvelles entreprises ? L'imagination n'y est-elle pas sans cesse à la recherche de tout ce qui peut tendre au perfectionnement du genre humain ? On se forme de nouvelles relations, on s'impose de nouveaux devoirs, on se crée de nouveaux besoins. Des passions nouvelles s'alimentent continuellement. On veut sans cesse se répandre au-dehors pour courir bien loin après le bonheur qu'on trouverait sans peine si on le cherchait auprès de soi. St.-Evremond, a dit qu'il n'est pas toujours besoin de la jouissance des plaisirs, & que si on fait un bon usage de la privation des douleurs, on rend sa condition assez heureuse.

L'éducation, la manière de vivre, les différentes habitudes des habitans des villes sont bien propres à produire un excès de susceptibilité nerveuse & par conséquent à favoriser la naissance & la véhémence des passions. Aussi observe-t-on ces dernières sous toutes les formes dans les grandes cités. L'éducation morale y étant souvent opposée aux lois de la nature, contrarie l'éducation physique. Le développement précoce des facultés intellectuelles se faisant aux dépens du physique, établit de très-bonne heure la prédominance du système nerveux, produit en conséquence l'exaltation

de l'imagination & donne ainsi naissance à une foule de désirs, avant que l'organisation physique de l'individu lui permette de les satisfaire. Dans l'âge mur, la différence des rangs & des fortunes l'expose continuellement à l'ambition, à la soif de l'or, à l'envie, &c.

L'état de repos dans lequel vivent la plupart des habitans des villes & auquel souvent les oblige la nature de leur profession, nuit singulièrement au développement du système musculaire & favorise celui du système nerveux. Cette inactivité physique, d'ailleurs, permet le travail de leur imagination & produit ainsi une activité morale qui, la plupart du temps, leur est pernicieuse.

Les époques des orages politiques sont les plus fertiles en passions. Chacun alors cherche à se donner une nouvelle sphère d'activité, chacun forme des désirs insensés; c'est alors que se développent les passions de toute espèce; c'est alors qu'elles sont dans toute leur véhémence & qu'elles causent à l'économie animale les plus grands désordres. Nous avons vu récemment ces violentes agitations qui changent toutes les conditions, qui bouleversent toutes les fortunes. Aussi avons nous observé un grand nombre de maladies causées par les affections morales auxquelles chacun s'est trouvé exposé pendant la tourmente révolutionnaire.

Les différens organes dont l'assemblage constitue l'être organisé ont une structure, une situation déterminée. Leurs attributs, leurs propriétés, leurs fonctions sont établis de manière, que de leur correspondance, de leur influence réciproque, de leur harmonie enfin

résultent *la vie & la santé*. Mais tous les êtres ne sont point organisés de la même manière ; il y a une gradation, & l'animal le mieux organisé est celui dont la machine est la plus compliquée & en même temps la plus facile à déranger. L'homme, à une organisation très-compliquée joint cette sensibilité éminente, dont l'extrême étendue & la finesse le mettent, il est vrai, infiniment au-dessus des autres animaux mais ne rendent que d'avantage son économie singulièrement susceptible d'être troublée à la moindre occasion. Et les passions, qui, comme nous l'avons dit, dépendent de son organisation ; ces mouvemens intérieurs, que la nature suscite en lui dans des vues conservatrices, les passions, dis-je, offrent souvent chez l'homme une violence & une durée vicieuses qui altèrent les forces vitales, changent l'ordre & le mode des fonctions, & troublent ainsi cette harmonie qui constitue *la santé*. Tant il est difficile à l'homme de conserver cet équilibre qui devrait continuellement régner entre ses desirs & les facultés qui doivent lui servir à les satisfaire.

Les passions étant dans le cas de produire une impression fâcheuse sur l'homme en état de santé, on peut juger combien elles doivent lui être pernicieuses dans l'état de maladie, où presque toujours l'exaltation de la sensibilité rend les impressions extrêmement vives.

Il est très-difficile de déterminer exactement, d'une manière générale, cette influence des passions sur la constitution physique de l'homme. Car elle varie à l'infini. Mais remarquons cependant que toutes les affections vives de l'ame ont un effet commun qui est

de porter primitivement , sur les organes qui avoifinent le diaphragme , une impreflion qu'on ne peut décrire. Les autres effets , qui font fécondaires , offrent chez les différens individus , autant de différences qu'en préfentent la difpofition des forces vitales & par conféquent la fenfibilité , dont les paffions font un des réfultats.

Ainfi , pour que nous ayons des titres , des points principaux auxquels nous puiffions rapporter les différens effets des paffions , nous devons examiner l'état de la fenfibilité dans les circonftances principales. Nous devons observer fes variétés dans les différens tempérammens , dans les sexes. Nous devons apprécier l'influence qu'elle reçoit des révolutions des âges , des climats , des faifons , de l'abfence ou de la préfence de la lumière & enfin de certains états pathologiques.

En préfentant ainfi les principales variétés de la fenfibilité , nous verrons quel eft le caractère des paffions qui en dérivent , à quelles affections chacune de ces variétés eft fujette. Il me femble que c'eft le feul moyen de parvenir à notre but ; la feule manière d'y procéder avec ordre. Nous nous garderons , dans cet examen , de nous laiffer entraîner aux courants de notre imagination. Nous rejetterons toute hypothèfe , quelque ingénieufe , quelque fpécieufe , quelque attrayante qu'elle foit. Nous ne parlerons que d'après l'obfervation & nous tâcherons ainfi d'éviter l'erreur & d'arriver à la vérité.

T E M P É R A M E N S.

Pour peu que nous voulions comparer l'homme en état de santé à son semblable, nous voyons combien les individus de l'espèce humaine diffèrent entre eux, combien de traits les distinguent, nous remarquons cette grande diversité de rapports qui se trouve entre les parties qui constituent leur organisation. Nous trouvons des nuances multipliées à l'infini dans la disposition, dans la structure, dans le volume des organes. Nous observons surtout dans la répartition des forces vitales & particulièrement dans celle de la sensibilité, les différences d'où découlent celles qui règnent dans l'énergie des systèmes & même dans les fonctions de certains organes. Et la sensibilité morale tirant son origine de la même source que la sensibilité physique, nous reconnaitrons que la nature des penchans, le caractère des affections morales, en suivent presque entièrement les variétés.

En examinant d'abord les principales différences qui se trouvent dans les systèmes généraux dont se compose l'économie animale, nous verrons des hommes se faire remarquer par l'excès des solides sur les liquides, d'autres par celui des liquides sur les solides; chez les uns le système lymphatique en excès sur le sanguin, chez les autres une disposition contraire, & certains individus doués d'un mélange assez heureux de ces deux systèmes. Nous en trouverons chez qui le système musculaire sera extrêmement développé, d'autres chez lesquels il sera très-peu marqué,

Si nous portons ensuite notre attention sur les différences constitutionnelles que présentent les dispositions spéciales de diverses régions & même de certains organes, (ce qui est très-important à remarquer) nous observons que chez les uns la pléthore sanguine affecte les régions supérieures, que chez d'autres elle affecte la région pectorale, & chez d'autres la région lombaire. Nous voyons les uns avoir une disposition aux engorgemens lymphatiques dans les régions supérieures, d'autres dans la poitrine, d'autres dans l'abdomen. L'un nous offre la prééminence du cerveau, celui-ci la prééminence des poumons, celui-là la prééminence de l'estomac. Des individus ont des appétits vénériens excessifs, d'autres sont d'une chasteté peu ordinaire. On en voit qui ont une voracité étonnante. Il en est qui sont pris d'une diarrhée habituelle ; il en est qui sont affectés d'une constipation extraordinaire, quelques-uns éprouvent une excrétion habituelle d'une mucosité visqueuse gluante qu'on nomme communément *pituite*. Quelques-autres, ayant une disposition qui n'est pas moins remarquable, sont de temps en temps sujets à ces évacuations bilieuses souvent excessives appelées *débordemens de bile*, évacuations indépendantes de cette manière d'être qui constitue le tempérament appelé bilieux.

Il serait trop long de donner la série de toutes les notions qui composent la connaissance complète du tempérament. Je viens d'exposer rapidement les titres des principales différences qu'on remarque chez les individus de l'espèce humaine en état de santé. J'ai

choisi les variétés les plus importantes, celles qui ont sur la vie & sur la santé une influence indubitable. Elles sont toutes déterminées par la manière dont est répartie la sensibilité, ce grand ressort de la vie. Et l'observation la plus authentique, la plus impartiale nous fait voir continuellement la correspondance qui règne entre les affections morales, & toutes ces différences constitutionnelles; aussi l'étude des tempéramens est un objet absolument nécessaire pour le développement de mon sujet.

La manière particulière dont, sous tous les rapports, sont organisés les différens individus, constitue donc pour chacun d'eux son tempérament, son idiosyncrasie. Cette organisation particulière établit donc aussi pour chacun d'eux sa condition morale en déterminant la nature de ses penchans & de ses affections. Et chaque homme ayant ainsi, au physique & au moral, une physionomie qui fait qu'aucun ne ressemble parfaitement à un autre, il règne dans les tempéramens une variété infinie, dont le médecin observateur acquiert chaque jour les notions dans l'exercice de son art, mais dont je ne puis, sans risquer d'être confus, exposer ici que les principales nuances. Pour faire cette exposition il me faut une méthode, j'ai besoin de classer les tempéramens comme on le fait pour la description des maladies dont aussi aucune ne ressemble parfaitement à une autre. Car la *nosologie* est la classification des différentes manières d'être du principe vital lorsqu'il est affecté morbifiquement, tandis que la classification des tempéramens est un

ordre que l'on établit pour examiner les différens modes du principe vital en état de santé.

Les classifications des tempéramens faites par les anciens, quoique regardées comme un des plus beaux monumens qu'ils nous aient laissé, n'en sont pas moins incertaines & hypothétiques. Quoi de plus vague en effet que cette distinction des tempéramens en *chauds, froids, secs, humides*? La dénomination de *sanguin, bilieux, pituiteux, mélancolique* qu'ils avaient aussi adoptée, en la fondant sur la prédominance de leurs quatre humeurs principales, doit être aussi rejetée d'après les connaissances que les modernes ont acquises en anatomie & en physiologie.

Ces différentes raisons m'ont déterminé à admettre la méthode du professeur *Hallé*. La distinction qu'il a adoptée pour les tempéramens me paraît établie sur des fondemens bien plus certains & nous fait connaître un grand nombre de variétés très-importantes, dont les caractères ne se trouvaient pas compris dans les grandes classes qu'on avait adoptées avant lui.

Examinons d'abord l'état de la sensibilité dans les individus, chez qui le système lymphatique est en excès sur le sanguin; ce qui répond à peu-près à ce que les anciens appellaient *tempérament pituiteux*. Ces individus ont l'habitude extérieure du corps molle, lâche, la peau d'un blanc de lait, douce, peu velue, les yeux grands, languissans, ordinairement bleus, les cheveux blonds ou chatains; ils ont souvent une espèce de bouffissure qui leur donne un faux embonpoint. Les muscles sont plongés dans un tissu cellulaire dont le

peu de ton, la laxité & la mollesse semblent paralyser le mouvement des organes musculaires & causer ainsi la lenteur dans les mouvemens qui caractérise ce tempérament. Ces caractères conviennent aussi en général à la surabondance des parties liquides sur les parties solides.

La somme de la sensibilité, des élémens de la vie est peu considérable dans les personnes de ce tempérament. Les fonctions s'y font avec peu d'activité, souvent même elles sont imparfaites. Aussi est-ce dans cette classe qu'on trouve ceux qui supportent le plus facilement la faim. Les fonctions du cerveau s'y font avec lenteur; ces individus n'ont presque point d'imagination. Mais comme ils ont peu d'idées à comparer, ils ont ordinairement un jugement très-sain. Ils sont doux, paisibles.

Le caractère de leurs passions suit absolument la faiblesse de leur constitution physique. Les désirs même de l'amour sont aussi faibles chez eux que l'appétit des alimens; aussi a-t-on dit que les femmes de ce tempérament n'étaient point nées sous la planète de Vénus. Ces individus n'ont pas de grandes jouissances, mais ils n'éprouvent point de grandes peines. Cette apathie, cette indolence, cette froideur de l'imagination, enfin cette tranquillité physique & morale fait qu'ils sont sans besoins, sans désirs, sans ambition. Ils sont tout par habitude, obéissent sans peines & suivent paisiblement les traces de leurs ancêtres.

Comme ils sont sans besoins, sans désirs, ils s'expatrient rarement & tiennent singulièrement à leur pays; aussi sont-ils les plus disposés à la *nostalgie*.

Les passions lentes, la tristesse, la crainte habituelle sont les seules dont nous ayons à observer chez eux les effets morbifiques.

Avant de passer à la description d'un autre tempérament, qu'on me permette une remarque qui est, à la vérité, une anticipation sur ce que j'ai à dire pour le tempérament nerveux, anticipation que, cependant, il est essentiel de faire ici, parce qu'il s'agit d'une chose extrêmement saillante. Le tempérament que je viens de décrire est bien le tempérament lymphatique, le pituiteux des anciens. Pour qu'il soit absolument tel, il faut que le système nerveux ait très-peu d'activité. Car, si différentes causes telles que l'éducation, la manière de vivre &c. viennent à l'y développer, cette augmentation du système nerveux change totalement la partie morale, tandis que le physique, l'habitude extérieure du corps restent, à peu de choses près, dans le même état. Il en résulte une grande mobilité, un caractère versatile, inconstant, une vivacité & une promptitude extrême dans les sensations, dans les idées & les déterminations. Tel est le caractère de beaucoup de femmes des villes.

Les individus chez qui le système sanguin est en excès ont la peau sèche, d'un rouge sombre, olivâtre, couverte de poils noirs & rudes; les cheveux noirs, souvent crépus, les yeux noirs, vifs & perçans. Leurs formes saillantes & dures annoncent peu d'embouppoint: mais autant les hommes de la classe précédente sont faibles, autant ceux-ci sont forts. Autant chez les autres la vie est peu active, autant chez ceux-ci les fonctions

s'exécutent rapidement. L'excès de sensibilité dont ils sont presque toujours doués , produit en eux une vivacité extrême dans les affections & les met dans un état continuel de passion. Leur vive susceptibilité les rend très-disposés à la colère qu'ils portent quelquefois jusqu'à la fureur. Leur colère , dit *Clerc* , est celle d'*Achille* , leur haine est celle de *Coriolan*. L'amour les met dans un état voisin de la manie & s'accompagne facilement d'une jalousie souvent frénétique. L'ardeur de leur imagination fait qu'ils ont plus de génie que d'esprit. Ils conçoivent de grands projets & mettent souvent de l'acharnement dans leur exécution. Aussi les grands hommes d'état sont-ils presque tous de ce tempérament. Aussi l'ambition , l'amour-propre , l'orgueil , la haine sont-ils les affections qui leur sont propres & dont les excès produisent chaque jour la plupart des maladies dont ils sont atteints. Les individus de ce tempérament sont très-sujets à devenir mélancoliques quand ils se sont trouvés exposés à beaucoup d'affections morales.

L'état particulier du système nerveux peut aussi modifier ce tempérament. Ainsi , quelquefois l'influence nerveuse est peu considérable & produit des dispositions analogues à celle de la constitution athlétique , dont nous parlerons dans la suite. Si au contraire le système nerveux est en excès , il en résulte des effets moraux tout opposés.

Remarquons que le tempérament , que les anciens appelaient bilieux , offre presque tous les caractères que nous venons de tracer. Ils donnaient le nom de *sanguin*

au tempérament que nous allons d'écrire, & que, de l'avis du professeur *Hallé*, nous ne regardons point comme tenant à une prédominente sanguine.

Ainsi, que le système sanguin & le lymphatique soient mélangés dans des proportions assez exactes; nous avons l'habitude extérieure du corps fleurie, la peau d'une couleur agréable, vermeille, un embonpoint modéré. Des chairs qui ne sont ni trop fermes, ni trop molles, des formes assez bien proportionnées annoncent la souplesse & l'agilité des membres. Chez les personnes de ce tempérament, la sensibilité est ordinairement répartie d'une manière extrêmement favorable. Leurs fonctions, sans être trop vives ou trop lentes, se font avec facilité. C'est bien ici que nous voyons que *Stalh* a raison de dire que le caractère des affections morales dépend de la plus ou moins grande aisance avec laquelle s'exécutent les fonctions vitales. Car les individus de cette heureuse constitution sont dans un enjouement presque continuel. Ils passent très-promptement d'une sensation ou d'une idée à une autre, en leur donnant cependant une attention assez soutenue, pour porter un jugement sain. Leur imagination ne les porte pas comme ceux de la classe précédente aux grandes conceptions, aux sujets sublimes. Mais les idées les plus heureuses coulent chez eux comme de source & ils les expriment avec la même facilité. Ce sont enfin, comme on le dit, des gens d'esprit. Ils laissent à d'autres tout ce qui demande du génie, des méditations profondes, de la persévérance, de l'opiniâtreté; tout cela leur est contraire, leur répugne. On peut les comparer à l'insecte qui ne

face des fleurs que le miel. De tout ils ne prennent que ce qui est agréable & ne s'occupent plus du reste. Aussi l'amour leur est rarement funeste, ils en recueillent les plus douces jouissances & leur caractère heureux fait qu'ils s'arrêtent là où le danger commence. Ils ne sont point sujets à l'envie, à la jalousie. Ils n'ont point de ces passions haineuses dont la durée chez d'autres ne fait qu'augmenter la force & l'intensité. La colère qui est la passion qui les affecte le plus souvent, se calme ordinairement assez vite pour que son effet n'ait pas de suite fâcheuse pour leur économie.

Nous venons de considérer les tempéramens sous le rapport des systèmes lymphatique & sanguin. En les examinant sous le rapport de la masse musculaire & de la densité des fibres, nous aurons aussi des différences importantes.

La masse musculaire en excès, réunie à la densité des fibres, nous donne les élémens de la force la plus grande, jointe à une mobilité extrêmement lente, c'est la constitution athlétique, dont je ne puis donner une meilleure description qu'en copiant littéralement le professeur *Hallé*.

» Une tête petite, un col gros & fort sur-tout en arrière & presque aussi large que la tête, de fortes épaules, une poitrine étendue & saillante, la saillie des muscles du dos & des lombes, très-prononcée par le renforcement de l'épine; les lombes arrondis, les hanges larges & solides; les extrémités supérieures & inférieures revêtues de muscles dont les attaches & les

intervalles sont fortement prononcées, les articulations bien exprimées & détachant bien la cuisse de la jambe, & celle-ci du pied, le bras de l'avant-bras, l'avant-bras de la main; le pied & la main peu volumineux en comparaison de la jambe & de l'avant-bras; le pied bien vouté & reposant bien sur le sol; les tendons qui, sur le dos de la main & sur la voute du pied, se distribuent aux doigts se faisant bien sentir à travers la peau qui les recouvre. En général le volume du corps est dû presque tout aux masses musculaires, & ne reçoit que très-peu d'accroissement du tissu cellulaire sous-cutané qui par-tout est ferme & tenace, à très-peu d'épaisseur & se resserre fortement autour des articulations & des parties où les os sont dégarnis de muscles ou ne sont couverts que par des ligamens ou des tendons. Telle est la belle statue de l'*Hercule farnèse*. C'est le contraire dans les hommes dont la masse est due à un embonpoint graisseux ou lymphatique. Leurs articulations sont empâtées & leurs muscles très-peu saillans. L'homme athlétique, outre cela, est en général lent à se mettre en mouvement, mais quand une fois il y est, on ne peut plus l'arrêter. La description que Virgile nous donne du combat d'Entelle & de Darès, est à cet égard bien étudiée d'après nature. (Æneid. livre 5. V. 387 & suivans.) «

Les individus athlétiques n'ont qu'une très-faible susceptibilité. Une foule d'objets les atteignent sans les affecter. Aussi sont-ils peu sujets aux passions. Le sentiment de leur force les dispense de la crainte & des affections qui en dépendent. La colère est la seule

affection qui leur soit ordinairement funeste. ils sont extrêmement difficiles à irriter :

» Entelle courageux avec tranquillité,
Oppose à son rival son immobilité. «

Mais si on parvient à exciter leur colère, elle est terrible. Ils employent toutes leurs forces à repousser l'attaque & à punir l'injure qu'on leur a faites.

» Point de paix, point de trêve à son bouillant courroux. «

J'ai vu un homme de constitution athlétique mourir presque sur le champ d'un accès de joie subite.

Une disposition toute contraire, une masse musculaire très-faible & une mobilité extrême se rencontrent chez d'autres personnes & produisent une promptitude extrême dans les jugemens & dans les actions, une vivacité singulière dans l'imagination. Les objets font sur ces personnes une impression peu profonde, elles sont légères, versatiles, inconstantes. Ce tempérament nerveux plus ou moins modifié par les systèmes sanguin & lymphatique, est en général celui des femmes & particulièrement celui des femmes des villes. Leurs muscles grêles sont souvent en état de convulsion. De même que les muscles, les organes internes jouissent d'une irritabilité extrême; aussi les affections nerveuses, les spasmes des viscères de la poitrine & de l'abdomen produisent des palpitations, des syncopes, des accès d'hystérie, d'hypocondrie, &c.... L'état de pusillanimité, de crainte continuelle dans lequel sont assez habituellement ces individus; l'abattement & le découragement dont ils sont souvent affectés pour la moindre

cause, font une suite de la conscience qu'ils ont, de leur faiblesse. Mais la nature prévoyante, qui a distribué à chacun des qualités en raison de ses facultés physiques, a donné à ceux-ci la finesse & la dissimulation. Ils ne sont point assez forts pour agir ouvertement; ils employent la ruse au défaut de la force, pour résister ou plutôt pour échapper à leurs ennemis.

Un objet digne des recherches & de l'attention des observateurs, est cette dégénérescence des tempéramens primitifs, que produisent souvent plusieurs circonstances, telles qu'un genre de vie peu conforme aux lois de la nature, l'effet long-temps soutenu des passions, &c... On peut regarder comme tel, cet état de la sensibilité que *Stahl* appelle sensibilité vicieuse, cette constitution très-sensible où l'on a plus d'esprit que de force, où l'on est sujet aux hémorragies & aux maladies de consommation. *Stahl* s'est assuré, par ses observations, que cette disposition ne pouvait se reconnaître par l'état physique extérieur, puisqu'elle a lieu non-seulement dans les sujets d'apparence délicate, mais encore dans des hommes robustes & chez qui la vigueur a été corrompue par une manière de vivre peu convenable. C'est cette constitution que *Huxham* rapporte à un troisième état de la fibre, qui n'est ni celui de la fibre sèche, ni celui de la fibre molle. La sensibilité particulière à cette constitution peut, suivant la remarque de *Barthès*, être utile dans divers cas d'exposition à des causes violentes de maladies auxquelles succombent des hommes robustes, des personnes d'une constitution vigoureuse. Car chez ces derniers,

de grands & de soudains changemens font des impressions beaucoup plus fortes que sur les personnes délicates qui résistent aux effets de ces révolutions par l'habitude même des fréquentes altérations de leur santé.

Le tempéramment mélancolique ne doit-il pas être regardé comme un état vicieux de la sensibilité, état souvent produit par l'effet réitéré des passions. En effet pour reconnaître ce tempéramment, on doit moins s'attacher aux caractères physiques extérieurs, qu'à la disposition morale des individus; disposition qui est quelquefois primitive, mais bien plus souvent acquise. Ils n'est pas rare de voir une longue suite d'affections de l'ame, changer peu-à-peu l'état morale, tellement que l'homme le plus enjoué devient le plus sombre, le plus disposé à la mélancolie. J'ai vu il y a peu de temps, chez plusieurs personnes, cette altération lente & fâcheuse se terminer par une mélancolie dont il sera bien difficile de les délivrer.

Souvent, cependant, on remarque que les mélancoliques ont peu d'embonpoint, les membres allongés, la peau sèche & sombrement colorée, &c. Ces caractères physiques ont assez d'analogie avec ceux du tempéramment bilieux des anciens. Or c'est, comme nous l'avons dit, cette constitution dont les sujets font le plus exposés aux affections morales. Souvent donc le tempéramment mélancolique doit être une dégénérescence du tempéramment bilieux des anciens & lui ressembler par quelques caractères physiques.

Nous verrons, à l'article des *tempéramens partiels*, que fréquemment, cette manière d'être au moral, qui

caractérise les mélancoliques, est due à une disposition particulière des organes abdominaux & quelquefois même à leur état pathologique. Cela n'étonnera pas, si l'on se rappelle que nous avons déjà établi en thèse générale, que les affections vives de l'ame portent toujours leur impression primitive sur les organes de la région épigastrique.

Les hommes disposés à la mélancolie se font remarquer par une démarche lente, soignée; par une physionomie où se peignent la tristesse, l'inquiétude & qui présente quelque chose qui intéresse. Ils recherchent la solitude pour méditer, plus à leur aise, sur les impressions profondes & tenaces qui les assiègent; & comme ils n'embrassent qu'une idée ou une série d'idées, ils ont une force singulière de mémoire. Chez eux, les affections & les déterminations prennent un caractère proportionné à la persévérance des impressions. Leur exaltation ordinaire les porte continuellement aux extrêmes. Si, *par hasard*, ils jouissent, il sont heureux à l'excès; s'ils souffrent, ils sont malheureux à l'excès. La somme des souffrances est infiniment plus grande chez eux, que celle des jouissances. L'imagination ardente & erronée du mélancolique lui crée sans cesse de nouvelles peines. Elle ne lui présente que des images exagérées, des êtres qui n'ont jamais existé. Le mélancolique établit ainsi sur de faux principes, une série de jugemens très-bien suivis & malgré la justesse de ses raisonnemens, il en vient toujours à de faux résultats. Mais comme il n'a jugé que d'après l'analyse la plus sévère & les combinaisons les plus

multipliées, il tient fortement à son opinion. Il s'étonne qu'on puisse la lui disputer, il méprise ceux qui ne sont pas de son avis, il s'irrite contre eux. Il cherche à vous convaincre de la réalité de ses malheurs & les peint avec la plus grande énergie, avec les couleurs les plus sombres. Il voudrait vous faire voir, comme lui, tout en noir; il voudrait étendre devant vos yeux, les crêpes de son imagination.

De la même source naissent cette aigreur de caractère, cet état continuel de défiance, de jalousie & de soupçons qui le portent à attribuer aux personnes les plus vertueuses & les plus franches, à ses meilleurs amis même, les projets les plus noirs, les actes de la lâcheté & de la perfidie la plus basse.

Cabanis dans son mémoire sur l'étude de l'homme, a fait du tempérament mélancolique un tableau si brillant de vérité que je ne puis me refuser d'en rapporter ici quelques traits :

» Ces individus retournent un sujet de toutes les manières & finissent par y trouver ou des faits ou des rapports nouveaux, mais ils en trouvent souvent de chimériques : c'est parmi eux que sont les plus grands visionnaires; comme ils ont médité soigneusement, ils ont la plus grande peine à revenir de leur erreur. »

» Quand à leurs passions, elles ont un caractère de durée & pour ainsi dire d'éternité, qui les rend tour-à-tour très-intéressans & très-redoutables : amis constants, ils sont implacables ennemis; leur timidité naturelle les rend soupçonneux; leur défiance d'eux-même les rend jaloux. Ces deux dispositions se trouvent singu-

lièrement aggravées par une imagination qui retient obstinément & combine sans cesse les impressions les plus légères en apparence, & pour qui les moindres choses sont des événemens; & lorsque la réflexion, qui les porte aux habitudes d'ordre & de règle, ne donne pas une bonne direction à leur sensibilité, ne les rend pas & meilleurs & plus moraux, elle en fait souvent des être dangereux. «

Le caractère de *Tibère*, tracé par le pinceau vigoureux de *Tacite*, nous fournit un exemple du tempérament mélancolique porté au plus haut degré.

Aristote (prob. sect. 30,) avait remarqué que tous les hommes qui avaient brillé par leur génie & qui s'étaient illustrés dans les sciences, la politique, la poésie & les beaux arts, étaient tous devenus mélancoliques. Il en cite pour exemples *Socrate*, *Platon*, &c. Son observation se rapporte bien avec celles de tous les temps, & nous mettrons au nombre des victimes de la mélancolie, les célèbres, *Huyguens*, *Pascal*, *Le Tasse*, *Zimmermann*, *Jean-Jacques Rousseau*, *Bordeu*, *Mozard*, *Colin d'Arleville*, &c....

TEMPÉRAMENS PARTIELS.

Je n'ai considéré jusqu'à présent les tempéramens que sous le rapport des systèmes généraux. Mais les observateurs ont remarqué que des systèmes particuliers d'organes & seulement même de certains organes se trouvaient dans des dispositions qui s'éloignent des dispositions générales. Ils ont vu en même temps que ces différences influent singulièrement sur toute l'éco-

nomie & principalement sur la partie morale. Ce sont ces variétés que nous appellons les *tempéramens partiels*, les *idiosyncrasies*. C'est en les examinant, que nous verrons plus particulièrement les passions produire des effets bien différens chez certains individus. Pour connaître ces tempéramens partiels, qu'ils soient naturels ou accidentels, il s'agit d'étudier les degrés de sensibilité de tels ou tels organes, de reconnaître le foyer que la sensibilité anime le plus. Car lorsqu'un organe jouit d'une activité supérieure à celle des autres, il devient, d'après les lois de l'économie animale, un centre d'action où les forces vitales affluent plutôt qu'ailleurs & sur lequel la moindre émotion physique ou morale porte particulièrement ses influences.

Des médecins célèbres ont observé que, dans chaque homme, il existe au moins un organe, qui, relativement aux autres, jouit d'un degré d'énergie supérieure à celle qu'il devrait avoir dans l'état de santé le plus parfait. *Zimmermann* dit, qu'il est parvenu à découvrir quel est dans chaque homme cet organe & qu'il a remarqué que c'est toujours la partie qu'affectent principalement les fortes émotions de l'ame. Si les bornes d'un simple mémoire ne m'arrêtaient pas, je rapporterais ici plusieurs histoires très-intéressantes de maladies organiques du cœur, des poumons & de l'estomac que j'ai vu produites par de violentes affections de l'ame. On avait long-temps avant observé l'organe dominant, aussi avait-on avec raison annoncé d'avance que la première cause occasionnelle ferait développer ces fâcheuses maladies.

Cette sensibilité particulière de certains organes n'a pas pour seul effet de les disposer plus que d'autres à des affections morbifiques, mais encore elle influe beaucoup sur le moral & détermine un genre particulier de penchans & d'affections. (1) Ainsi, par exemple, une chose très-fréquente & sur laquelle les observateurs ont porté leur attention, c'est cette activité excessive du foie, des organes biliaires, particulière à quelques hommes, qu'on ne rencontre pas seulement parmi les gens du tempérament bilieux des anciens, activité qui ne se manifeste pas toujours par des caractères extérieurs, mais bien par de certains mouvemens au canal intestinal, par des évacuations bilieuses qui se font de temps en temps & que le vulgaire désigne sous le nom de *débordemens de bile*. Cette disposition produit chez l'individu qui en est atteint un caractère sombre, fâcheux, irascible. Et les affections morales de ce genre ont quelquefois déterminé cet état physique.

On fait qu'en général un état morbifique du bas ventre, le dérangement des fonctions de quelques viscères abdominaux tels que le foie, la rate, l'estomac, produisent une imagination fort active, disposent à des

(1) » La pratique de la médecine, nous montre journellement que les affections des différentes parties influent de la manière la plus directe sur les goûts, sur les idées, sur les passions. Dans les maladies de poitrine, les dispositions morales ne sont point du tout les mêmes que dans celles de la rate & du foie. »

Cabanis, Mémoire sur l'Influence des Sexes sur le Caractère des Idées.

méditations opiniâtres & profondes , & sont presque toujours accompagnées des passions tristes. J'ai vu deux cas de mélancolie n'ayant pas d'autre cause qu'une constipation opiniâtre. *Voltaire*, avec son esprit & sa gaiété ordinaires a démontré tous les convéniens de la constipation, dans un conte intitulé, *les oreilles du comte de Chesterfield*.

Au rang des tempéramens partiels se trouve cette prédominance sanguine & lymphatique qui affecte des régions différentes suivant les âges. Ainsi dans l'enfance la pléthore sanguine existe aux régions supérieures & produit les hémorrhagies nazales : elle change de siège dans la jeunesse & procure les hémoptysies, dans l'âge mûr elle amènent les hémorroïdes, & dans la vieillesse les apoplexies sanguines. Il est d'autant plus essentiel de connaître cette disposition chez les gens qui l'éprouvent, que souvent elle n'est annoncée par aucuns signes extérieurs. C'est dans la région siège de la Pléthore, que sont les organes éminemment sensibles. Ce sont eux qui sont les premiers affectés par les causes morbifiques. C'est vers eux que se porte toute l'irritation dans les cas de suppression de transpiration, de disparition subite d'affection cutanée, de la goutte, &c. Ces organes n'en sont délivrés qu'en appliquant aussitôt que possible, un vésicatoire, un sinapisme, ou un autre moyen assez irritant pour rappeler l'affection à son siège primitif, ou dans une autre partie moins essentielle.

La prédominance du système lymphatique dans différentes régions, produit dans l'enfance le carreau méfentérique, ensuite les maladies lymphatiques de la

tête , les croûtes laiteuses , la teigne , &c. plus tard les engorgemens glanduleux de la région du col ; dans la jeunesse le développement de tubercules dans les poumons ; dans l'âge mûr l'engorgement du système lymphatique du bas ventre & les maladies cutanées.

Chez d'autres individus , & à de certaines époques les organes de la génération ne sont-ils pas le foyer où se portent toutes les impressions , & d'où ressortent toutes les déterminations. La sensibilité propre de la matrice peut modifier la sensibilité générale , au point de produire un ordre particulier d'idées , de penchans , de passions. *Monarchiâ singulari politur uterus* , dit *Vanhelmont*. Les époques des règles , le temps critique , l'état de grossesse , de nourrice , sont extrêmement essentiels à considérer sous le rapport de l'influence des passions.

L'état de grossesse produit des appétits , des goûts particuliers , des envies qui tiennent absolument à la sympathie de la matrice.

Dans les pâles couleurs on voit également cette action défordonnée de l'estomac. Cet organe affecté par les dérangemens de la matrice appéte des matières terreuses , du charbon , &c. . . .

Toutes les différences partielles dont nous venons de parler tiennent à la sensibilité inhérente à chaque organe. Mais le système nerveux , proprement dit , offre aussi des variétés , des irrégularités remarquables d'où naissent chez quelques personnes ces goûts dépravés , ces antipathies invincibles. » Eh pourquoi ne rangerait-on pas parmi les tempéramens partiels qui

dépendent des directions & des modifications particulières du système nerveux, ces dispositions nées avec quelques individus, impérieuses, souvent irrésistibles, qui les entraînent vers des objets pour lesquels ils ont une prédilection exclusive, & dont la connaissance plus parfaite nous donnerait peut-être aussi dans quelque cas, le secret de nos vertus, de nos penchans, de nos erreurs & de nos crimes ? « *Hallé.*

A G E S.

Portons notre attention sur les révolutions qu'amène le cours des âges. Examinons les différences que ces révolutions apportent dans l'état de la sensibilité; voyons dans quelles proportions, à quelle époque de la vie, cette faculté est répartie dans tel ou tel organe, quelle région en est douée éminemment, quels sont enfin ses centres d'activité. Le résultat de nos observations est que le moral suit absolument les révolutions physiques, que la nature en donnant à tel âge, à tel tempérament, tel genre de passions, lui a aussi donné le degré de force nécessaire pour en soutenir le choc. Ainsi, dans l'ordre naturel, les passions doivent changer de caractère avec les forces; mais nous l'avons déjà dit, l'homme en société intervertit sans cesse l'ordre de rapport sagement établi par la nature, & court ainsi continuellement à sa perte.

Dans sa belle dissertation sur les âges, *Stahl* observe que c'est principalement vers la tête que l'énergie vitale est portée dans l'enfance. En effet, l'organe cérébral jouit alors d'une grande activité; l'enfant éprouve

une multitude de sensations ; une foule d'objets nouveaux pour lui se présentent , & comme il veut tout connaître , il ne peut donner à chaque chose qu'une attention de peu de durée , d'où naît cette mobilité qui caractérise le premier âge. Cette rapidité habituelle dans la succession des impressions & des idées chez l'enfant , empêche le mal que pourrait produire la susceptibilité excessive. Les passions de l'enfance sont vives , mais aussitôt éteintes qu'excitées. La colère , la frayeur , la joie , sont les passions qui lui sont ordinaires ; mais leur courte durée fait qu'elles ont peu des effets fâcheux qu'elles produisent dans d'autres âges. Et si elles donnent naissance à quelques maladies , c'est aux affections convulsives. « Il y a quelque chose de convulsif dans les passions aussi bien que dans les maladies de l'enfant. »

Les forces vitales quittent peu-à-peu les régions supérieures qu'elles affectent dans l'enfance. C'est à la poitrine qu'elles viennent établir leur empire à l'âge de la puberté : alors aussi se forment les organes de la génération. La nature , qui , pour l'accomplissement de son œuvre , avait besoin de la chaleur & de la vigueur qui résultent d'une grande activité de la circulation & de la respiration , la nature , dis-je , a établi la plus grande sympathie entre les organes de la poitrine & ceux de la génération. Au moment de la puberté , il se fait dans l'homme un changement total , un ébranlement général. Il éprouve de nouvelles sensations , de nouveaux plaisirs , mais aussi de nouveaux besoins. L'amour arrive escorté de toutes ses jouissances , mais aussi de tous ses maux.

La jeunesse vient ensuite, c'est le complément de l'adolescence. Les organes de la génération ont toute leur énergie, l'homme est formé. La circulation & la respiration sont alors les fonctions les plus actives. Au physique comme au moral, l'action se porte de dedans en dehors. Les crises se font presque toutes par la peau. Le jeune homme semble toujours se porter hors de lui-même. La chaleur & la vigueur dont il jouit, lui donnent la plus grande confiance. Il se croit capable de tout. Il s'irrite aux moindres obstacles. Aussi le courage, l'audace, la colère sont ses affections ordinaires. Il se confie aux autres comme à lui-même ; & la crainte ainsi que la défiance le tourmentent rarement. La douce espérance porte presque toujours la sérénité dans son ame. (1) L'activité de son imagination donne naissance à une foule d'idées romanesques, le berce d'une multitude d'illusions ; mais ces erreurs d'imagination se succèdent ordinairement chez lui avec trop de rapidité pour qu'elles produisent sur son économie un effet fâcheux.

L'amour est un besoin impérieux qui le domine. Cette passion, qui, quand elle est satisfaite, lui procure

(1) Cette sérénité suit même le jeune homme jusques sur le bord de sa tombe. On ne remarque pas dans les maladies qui l'y conduisent ces terreurs invincibles, ces pensées lugubres. La phthisie pulmonaire qui affecte particulièrement les jeunes gens & qui en fait tant de victimes, est remarquable par cette tranquillité morale avec laquelle tous ces malheureux arrivent à leur dernière heure.

cure tant de jouissance, lui cause des peines à l'infini quand elle ne l'est pas. Toutes ses affections empruntent des traits à l'amour : & quand, dans l'enfance, l'imagination a été continuellement entraînée vers des idées religieuses, le jeune homme a pour la divinité les mêmes affections qu'il aurait pour sa maîtresse, & cet amour ardent le conduit assez souvent à la mélancolie ascétique.

Mais à mesure qu'on avance en âge, les forces changent de direction. Elles quittent les organes qui sont au-dessus du diaphragme & gagnent ceux qui sont au-dessous. Le grand observateur *Stahl* a remarqué que les crises se faisaient alors par les intestins. La bile prend une qualité particulière. La pléthore veineuse succède à la pléthore artérielle, le système des veines du bas-ventre s'engorge; alors naissent les maladies lentes du foie, de la rate, des intestins, maladies qui ont tant d'influence sur nos affections morales. L'action de la vie devient de plus en plus lente, les résistances sont plus grandes. Aussi le caractère de la jeunesse se modifie peu à peu. Dans l'âge viril tout se concentre au moral comme au physique. Les sensations de l'homme sont alors moins vives, moins rapides; mais elles sont plus profondes : les passions sont plus lentes à se former, mais elles sont plus durables. C'est alors que la réflexion, la méditation, nous font connaître l'insuffisance de nos moyens; de là cette sagesse, cette circonspection qui caractérise cet âge; de là la crainte, la défiance, l'inquiétude pour l'avenir. Comme nous ne nous lions plus alors à nos moyens, nous

défirons les augmenter, nous recherchons les richesses, les amis, les places, les honneurs.

..... *Ætas animusque virilis*
Querit opes & amicitias, inservit honori
Commisisse cavet quod mox mutare laboret.

Hor. Art. poët. ver. 166.

Nous sommes donc alors le plus exposés à éprouver les injustices des hommes; de là le mépris, la haine, les soucis, & toutes ces passions, qui, pour peu qu'elles soient exaltées, sont des sources si fréquentes d'affections morbifiques.

Les maladies lentes & aiguës des hommes de cet âge sont continuellement accompagnées d'inquiétudes, de craintes qui contribuent beaucoup à aggraver leur état & même à les conduire au tombeau.

Remarquons avant de finir cet article, la justesse de la dénomination de *viril* qu'on a donnée à cet âge; car c'est bien là l'âge de l'*homme*: la femme conserve long-temps le tempérament de l'enfance & de la jeunesse & passe presque de suite à celui de la vieillesse.

Très souvent le passage de l'âge viril à celui de la vieillesse est marqué par un court intervalle, pendant lequel arrivent assez ordinairement l'apoplexie, les affections rhumatismales, gouteuses. C'est ce temps qu'on a appelé retour de la jeunesse, parce qu'alors les passions sont beaucoup plus vives, plus mobiles, plus violentes. On fait que l'impatience, la colère caractérisent le gouteux. C'est sur-tout alors que les hommes d'un tempérament sanguin sont très-disposés

à l'apoplexie & que leurs passions ont un air d'assurance, de hardiesse digne du jeune homme.

Mais la véritable vieillesse arrive bientôt La susceptibilité diminue de même que la vivacité de l'imagination & la force des passions. La faiblesse du vieillard, qui s'accroît chaque jour, lui donne ce caractère de timidité, de défiance & d'avarice qui le fait remarquer.

S E X E S.

Il faut de l'attention & même de la pénétration pour appercevoir les différences morales qui existent à l'âge de l'enfance, dans les individus des deux sexes. Ce n'est qu'au temps de la puberté que de grands traits viennent les distinguer. Les organes de la génération se perfectionnent alors. Chaque sexe va remplir les fonctions spéciales dont la nature l'a chargé. Ainsi dans chaque sexe, toutes les parties de l'économie doivent se mettre en rapport avec le genre de fonctions qui lui est propre, les forces vitales doivent se répartir alors de manière à le favoriser de tout leur pouvoir. La femme ayant reçu le dépôt précieux de la conservation de l'espèce, toutes ses dispositions, ses goûts, ses habitudes doivent tendre à ce but. L'homme, a-t-on dit, doit attaquer, la femme se défendre. Il faut que l'homme soit fort, audacieux, entreprenant; que la femme soit faible, timide, rusée. Telle est la loi naturelle, au nombre des articles de laquelle se trouvent encore cette vive sensibilité, cette mobilité, cette inconstance qui caractérisent aussi la femme. Il fallait qu'elle fût éminemment sensible pour

qu'elle n'omit aucuns des soins qu'exige l'enfant ; qu'elle fût assez mobile pour voir d'un seul coup-d'œil dans ses petits gestes, dans ses traits même ce dont il a besoin, & y pourvoir sur-le-champ. Son inconstance ne lui était-elle pas nécessaire pour qu'elle prodiguât également à tous ses enfans sa tendresse & ses soins ?

Les hommes sont doués en général d'une sensibilité qui retient bien plus profondément les impressions des objets, ce qui détermine chez eux des passions bien plus durables. D'ailleurs quand la femme n'est occupée que des détails domestiques, qu'elle reste dans l'intérieur de la maison, l'homme se porte au-dehors, s'occupe de toutes les affaires extérieures, devient souvent l'esclave de l'ambition, de la soif de l'or, est exposé à tous les soucis qui accompagnent ces passions factices & en subit les atteintes funestes. Si les femmes au lieu de leur mobilité, avaient été douées d'une sensibilité aussi profonde que celle des hommes, si ces êtres faibles avaient été susceptibles de passions aussi durables, comment auraient-elles pu supporter toutes les révolutions auxquelles leur organisation sexuelle les assujettit.

L'amour, voilà la passion des femmes. Il faut qu'elles remplissent le vœux de la nature en s'y soumettant. Et si elles veulent lui échapper, des indispositions sans nombre les attendent & les punissent (1).

(1) Je connais une jeune veuve d'un tempérament ardent, qui devint épileptique à la suite de la mort de son premier mari & en fut guérie par un nouvel hymen.

Nous avons déjà fait observer les rapports intimes qui existent entre le poumon & les organes génitaux; nous avons vu dériver de là la fréquence des phtyries pulmonaires chez les jeunes gens; nous avons dit aussi que les femmes conservaient le caractère de la jeunesse jusqu'à l'époque critique. D'après cela on explique facilement pourquoi les femmes sont plus sujettes à la phtyrie pulmonaire. Les aiguillons de l'amour mettent la circulation & la respiration dans une activité souvent trop forte par rapport à l'organisation physique du poumon & la capacité de la poitrine. On voit quelquefois les femmes délivrées d'une affection de poitrine, d'un commencement de phtyrie pulmonaire, mais c'est par une maladie de l'uterus dont les suites ne sont pas moins fâcheuses. Et si on rencontre quelques femmes attaquées de consommation d'un autre genre, ayant à souffrir de ces affections organiques qui, de même que la mélancolie & l'hypocondrie sont le partage de l'homme, ces femmes le doivent à un égarement de l'imagination, à un état vicieux de la sensibilité, à une morosité habituelle produite par une longue suite de passions tristes.

Les révolutions physiques auxquelles les femmes sont sujettes, influent singulièrement sur leur moral. Qui n'a observé cet état d'inquiétude, de tristesse, ces goûts bizarres qu'elles ont à l'âge de la puberté, aux différentes périodes menstruelles, qui sont une courte répétition de ce qui se passe lors de la puberté, & dans l'état de grossesse?

Lorsque la femme a passé l'époque critique, sa santé

est bien plus assurée que celle de l'homme. Alors elle n'a plus d'amour ; elle n'éprouve aucune des passions qui à cet âge tourmentent encore les hommes. Elle n'a d'effet fâcheux à redouter des passions que celui de la *peur*, qui affecte tous les êtres faibles, qui, comme elles, n'ont que peu ou point de résistance à opposer dans les cas périlleux.

C L I M A T.

Le climat produit des différences bien marquées dans la sensibilité, dans la forme & le caractère des passions, & dans leurs effets sur l'économie animale. La latitude d'un pays, sa situation sur un terrain bas ou élevé, sec ou marécageux, au sein des terres ou près de la mer, près d'une chaîne de montagnes, près d'une rivière ; son exposition à tel ou tel vent, la fertilité du sol, la nature des productions qui souvent détermine le genre de vie, &c. . . . Tels sont les élémens nombreux dont se compose le climat, telles sont les idées que nous devons attacher ici à la dénomination de *climat*. Cette multitude d'objets différens qui impressionent les organes des sens, produisent des idées différentes & par suite des déterminations analogues. Et pour peu que cette influence soit soutenue, elle donne à la sensibilité un caractère qui lui est relatif. Un homme qui vit dans les lieux sauvages, agrestes, couverts de rochers escarpés, a devant les yeux des images bien différentes, doit éprouver des sensations d'une nature toute autre, que celui qui n'est affecté que par la douce impression d'un climat dont la ferti-

lité, la riante situation sur un coteau, près d'une rivière, ne lui offrent que les images les plus agréables.

Hippocrate & Galien ces grands maîtres de l'art ont bien vu cette influence remarquable du climat. *Galien*, dans son livre intitulé : *que les mœurs suivent le tempéramment*, en donne pour exemple les thébains comparés aux athéniens. Le livre, *de l'Air, des Lieux & des Eaux* suffirait pour rendre *Hippocrate* immortel. C'est-là qu'il traite en grand observateur, tout ce qui a rapport au climat. Suivons le lorsqu'il décrit les bords du *Phase*. Lieu marécageux, couvert de bois; pluies fréquentes & copieuses; le *Phase* fleuve remarquable par la lenteur avec laquelle il coule; habitations au milieu des eaux; saisons régulières, n'ayant point ces passages rapides & subits qu'on remarque dans d'autres climats; vents de sud continuels; telles sont les principales circonstances qu'offre la température chaude & humide. Son influence soutenue énerve continuellement les forces & donne aux habitans de cette région le tempérament déterminé par l'excès des fluides sur les solides, par celui du système lymphatique sur le sanguin, & caractérisé par la faiblesse & la lenteur des mouvemens, l'inertie, l'indolence & le peu d'énergie des passions.

Hippocrate détermine de même le caractère de l'habitant des montagnes, des lieux secs, des pays nus, ouverts de tous côtés, ayant des étés brulans & des hivers rigoureux; de l'habitant des régions où les saisons changent fréquemment & d'une manière très-brusque. Il regarde l'exposition d'un pays à l'Orient,

comme la plus favorable. En effet le froid & le chaud y sont modérés, l'action du soleil à son lever, légèrement excitante ne peut qu'être avantageuse. La sensibilité des habitans y est ordinairement au même degré, que chez les individus du tempérament sanguin des anciens, de celui que nous avons regardé comme venant d'un mélange assez bien proportionné des différens systèmes & dont le caractère morale est l'activité, la vivacité & le peu de durée des passions.

Hippocrate n'a point oublié de remarquer que les causes politiques peuvent modifier singulièrement les tempéramens qui sont l'effet du climat. Il a fait voir par exemple, que le gouvernement despotique rendait les hommes moins belliqueux & que l'état de servitude finissait par les dégrader & leur ôter tout le courage & l'énergie dont ils avaient été susceptibles. L'affertion d'*Hippocrate* a été confirmée par l'histoire de tous les peuples qui sont venus après lui, & nous met à même de répondre à la question par laquelle on demande, quelles sont les causes qui font changer les tempéramens nationaux; qui font que celui des environs de la Grèce a passé en France; qu'on le retrouve chez les suédois appelés pour cette raison, les français du nord & qu'il commence à devenir celui des russes.

Sous la même latitude, il y a des pays dont les habitans diffèrent infiniment sous tous les rapports. Pour traiter complètement tout ce qui est relatif au climat, il faudrait examiner tous ces rapports. La latitude seule est donc une considération trop générale, & comme nous allons parler de son influence, il est utile

d'avertir combien son effet peut être modifié par toutes les circonstances dont nous avons dit que se compose le *climat*.

D'après les observations des voyageurs & des médecins qui ont exercé leur art dans différens climats, on fait qu'en général la sensibilité, qui est à un degré très-médiocre sous les zones polaires, arrive à des degrés d'autant plus élevés qu'on se rapproche des régions équatoriales où elle est en excès. Les habitans des pays froids ont besoin pour résister à leur température, de faire beaucoup d'exercice, ce qui en favorisant considérablement l'accroissement de leurs organes musculaires, leur donne la force pour appanage. *Montesquieu*, qui a développé les principes d'Hippocrate relativement à la température des différens pays, dit que cette force produit plus de confiance, en soi-même, c'est-à-dire, plus de courage; plus de connaissance de sa supériorité, c'est-à-dire moins de desirs de vengeance; plus d'opinion de sa sûreté, c'est-à-dire, plus de franchise, moins de soupçons, de politique, de ruse.

Une température modérée produit le caractère heureux du tempérament sanguin des anciens, sur-tout lorsque le pays est situé dans des lieux rians, fertiles & qu'il est favorisé par les institutions sociales. La plupart des impressions qu'on y éprouve sont agréables & donnent naissance à des affections analogues.

L'habitant du midi cherche le repos par goût & par besoin. La faiblesse est son partage & cette faiblesse lui fait tout craindre, parcequ'il sent qu'il ne

peut rien. » Les peuples des pays chauds sont timides comme les vieillards le sont, ceux des pays froids sont courageux comme le sont les jeunes gens. «

C'est donc un fait d'observation qu'en général on pourrait distinguer les climats par les degrés de la sensibilité, comme on les distingue par les degrés de latitude. *Montesquieu* a vu les mêmes opéras, la même musique, produire en Angleterre & en Italie, des effets on ne peut plus différens. De cette sensibilité exquise dans les climats chauds, résulte la plus grande disposition à être ému par les passions & sur-tout par celles qui sont relatives à l'union des deux sexes. » L'amour, dit *Desèze*, est dans les pays chauds un délire, une fièvre brulante, un cri de la nature; dans les climats tempérés, c'est une passion douce, une affection réfléchie & souvent un produit de l'éducation; enfin dans les pays froids, ce n'est plus une passion, c'est le sentiment tranquille d'un besoin urgent. » Ainsi dans le Nord, l'amour est un besoin tout physique, dépendant absolument de l'organisation. Dans les climats tempérés, il commence à être mêlé d'une infinité de choses qui ne tiennent pas à ce besoin, mais qui en rendent la satisfaction plus agréable. Dans les climats chauds l'exaltation de l'imagination le rend tout-à-fait un besoin moral, nous transporte entièrement au-delà de la nature.

Si la chaleur est excessive, elle énerve l'homme, elle l'accable. Le corps & l'esprit sont entièrement abbattus; On est de la plus grande indifférence. A Messine, quand le *Siroco* règne, on est anéanti, on

est sans force, sans idées. La paresse fait le bonheur de l'indien ; le repos est sa félicité suprême. Mais la faiblesse & la timidité qui le caractérisent, sont jointes à une imagination, dont l'extrême vivacité le rend susceptible, d'être frappé à l'excès par tout ce qui se présente : ce qui, comme le pense *Montesquieu*, explique comment des gens sans courage commettent des actions atroces & supportent les pénitences les plus barbares.

La vive sensibilité des Méridionaux les rend donc très-irritables. L'imagination les trompe souvent & leur fait porter des jugemens faux & précipités. La faiblesse les rend défiants, soupçonneux & dissimulés. « Vous trouverez, dit encore *Montesquieu*, dans les climats du Nord des peuples qui ont peu de vices, assez de vertus, beaucoup de sincérité & de franchise. Approchez des pays du Midi, vous croirez vous éloigner de la morale même ; des passions plus vives multiplient les crimes ; chacun cherche à prendre sur les autres, tous les avantages qui peuvent favoriser ces mêmes passions. Dans les pays tempérés, vous verrez des peuples inconstans dans leurs manières, dans leurs vices même & dans leurs vertus. Le climat n'y a pas une qualité assez déterminée pour les fixer eux mêmes. »

S A I S O N S.

La différence des climats établit celle des saisons. Tout ce que nous avons dit sur les effets de la température, du chaud, du froid, du sec, de l'humid-

de , &c... donne raison de ce que produit sur l'économie animale la différence des saisons.

Les anciens faisaient correspondre les quatre humeurs qu'ils avaient adoptées, les quatre tempéramens, les âges, à chacune des quatre saisons. Cette opinion des anciens paraît être confirmée par l'observation, autant cependant que peut l'être une assertion aussi générale. Ainsi leur tempérament sanguin correspond au printemps. En effet tout à cette époque semble renaître dans la nature, prendre de l'activité, tous les tableaux sont rians, &c... L'été se rapporte à leur tempérament bilieux & produit assez ordinairement les affections qui en dépendent. Quand l'automne vient, la nature se rembrunit, prend une teinte plus sombre. Aussi les anciens rapportaient à cette époque le tempérament mélancolique. C'est dans l'automne qu'on voit bien plus fréquemment les affections hypocondriaques, & toutes celles qui sont la suite des passions tristes. L'hiver correspond à la vieillesse. Alors tout se resserre, tout rentre au dedans.

L A N U I T.

La nuit n'a pas comme le jour, un astre qui dispense le calorique & la lumière. Pendant la nuit, l'animal se trouve donc privé des qualités bienfaisantes de ces deux corps, qui en stimulant légèrement les forces vitales, favorisent l'exécution des fonctions, de la transpiration sur-tout. Or on sait que quand les fonctions internes ne s'exécutent pas avec facilité, on est pris d'une morosité involontaire, d'une tristesse qu'aucun

raisonnement ne peut dissiper. En réfléchissant un instant, nous voyons que cela devait être ainsi. La nuit nous a été donnée pour être le moment du repos : car si les forces avaient été continuellement en action, elles auraient été bientôt épuisées. La nature, en nous privant de la lumière pendant la nuit, suspend nos relations avec les objets extérieurs, fait succéder le repos au mouvement, le sommeil à la veille. Mais, nous le répétons encore, l'homme en société contrarie sans cesse les vues de la nature. Lors même qu'il ne prolonge pas le jour, à son détriment, au moyen des lumières artificielles, souvent il ne dort pas ou dort mal. C'est alors que son imagination le tourmente. Elle lui rappelle les sensations qu'il a éprouvées & lui présente de préférence les idées fâcheuses. Cet aspect sombre & lugubre, cet état de solitude, cette obscurité qui fait que, voyant mal ou ne voyant pas les objets qui l'environnent, l'homme s'imagine être entouré de principes de destruction, tout cela le trouble, une tristesse générale s'empare de lui, il est saisi d'une frayeur, d'une terreur à laquelle même ne résistent pas beaucoup de gens éclairés, beaucoup d'esprits forts. (1)

» Il semble que l'ame aille au devant des sensations pénibles, & que l'imagination si habile à se créer des fantômes, nous offre sans cesse des motifs d'épouvante. Dans ce silence de la nature, nous sommes en quelque sorte, livrés à nos propres forces, nous n'avons

(1) *Mr. Richard de la Prade. Mémoire sur l'Influence de la Nuit sur les Malades.*

de secours à attendre de personne ; on dirait que dans cet état de repos, chaque être ne vit que pour soi : cet isolement, cette espèce d'abandon dans lequel nous nous trouvons, les préjugés de notre enfance qui reprennent leur empire, ajoutent encore à nos raisons de craindre, & la moindre impression qui aurait quelque chose d'extraordinaire, est capable de nous glacer d'effroi. «

Si la nuit produit un effet aussi fâcheux sur le moral des personnes en santé, combien son influence ne doit-elle pas être plus sensible sur celui des malades. Le malade qui ne dort pas se regarde comme abandonné par tout le genre humain, rien ne le distrait de ses douleurs ; il pense à ses peines, il juge de son état au gré de son imagination & la plupart du temps il exagère son mal : de là la tristesse & le découragement, qui lui sont si funestes.

GENRE DE VIE.

Ce que nous venons de dire sur les tempéramens, les âges, les sexes, les climats, nous a déjà fait voir que la nature a déterminé à chaque individu le genre de vie qui lui convient. Elle a dispensé à chacun son emploi d'après l'état de ses forces. Ainsi, par exemple, l'organisation générale des femmes les dispose à la vie sédentaire, aux soins intérieurs de la maison ; elle ne les rend pas propres aux travaux pénibles. Le climat froid commande à l'habitant du Nord de faire de grands exercices. (1) l'habitant des régions brûlantes ferait

(1) C'est dans les pays chauds qu'est né le *monachisme* ; & *Montesquieu* observe qu'en Asie le nombre des derviches ou moines semble augmenter avec la chaleur du climat.

incapable de se livrer à ces mêmes exercices , il serait accablé sur le champ : d'ailleurs la chaleur du climat supplée à l'exercice, sous ce rapport qu'elle attire, comme lui, les forces à l'extérieur & qu'elle entretient une transpiration abondante.

Mais les institutions sociales contrarient continuellement les institutions de la nature ; elles destinent tel individu à remplir tel emploi, à avoir telle occupation sans égard à sa capacité physique, à l'âge, au tempérament, au climat. Nous voyons une foule d'hommes s'écarter de l'ordre naturel au point de vivre abusement en femmes. La vie molle & inactive que même ces hommes *effeminés*, l'ennui qui souvent l'accompagne ; des alimens trop recherchés, l'abus des liqueurs alkoolisées & des narcotiques, altèrent leur sensibilité, donnent à leurs affections, à leurs penchans une direction toute autre que celle qu'ils auraient eue, s'ils eussent suivi les lois de la nature, & produisent une foule d'indispositions & particulièrement les affections hypocondriaques.

On fait que le repos est nécessaire au travail de l'imagination, que l'inactivité physique produit l'activité morale. Quand les bras travaillent, dit Rousseau, (1) l'imagination se repose ; quand le corps est bien las, l'esprit ne s'échauffe pas. Aussi remarque-t-on presque toujours, un excès vicieux de sensibilité chez les artistes ; aussi voyons nous devenir mélancoliques & maniaques beaucoup de peintres & sur-tout les poètes &

(1) Profession de foi du vicaire Savoyard.

les musiciens, chez qui une imagination exaltée, en leur présentant les objets sous une expression trop vive & trop forte, fait naître souvent des passions analogues aux couleurs qu'elle donne à ces objets. (1) Joignez à cela l'amour-propre de l'artiste, le désir de la gloire & de la célébrité. L'attention qu'ils donnent exclusivement à leur sujet, leur fait oublier tous les autres. La seule ambition du poëte est de cueillir des lauriers au parnasse. Combien ne voit-on pas de métromanes oublier les besoins les plus pressans, fuir la société des hommes, même celle de leurs amis, s'enfoncer dans une épaisse forêt, s'arrêter au léger bruit d'une fontaine qui murmure & tomber dans une profonde rêverie.

Constriction générale, yeux fixes, membres immobiles, langueur de toutes les fonctions; tels sont les phénomènes qui accompagnent les fortes tensions d'esprit, & qui disposent les hommes de lettres aux affections nerveuses de l'estomac & des intestins, à l'hypocondrie enfin.

Parmi les gens du-peuple, ceux dont les métiers les forcent à rester assis, sur-tout dans des endroits renfermés où ils sont privés d'un air pur, & du stimulus avantageux de la lumière & de la chaleur solaire, tous ces hommes ont en général le système musculaire
peu

(1) *Spinello*, fameux peintre toscan, ayant peint la chute des anges rebelles, donna des traits si terribles à *Lucifer*, qu'il en fut lui-même saisi d'horreur, & tout le reste de sa vie, il crut voir continuellement ce démon lui reprocher de l'avoir présenté sous une figure aussi hideuse. *Tiffot*, de la Santé des Gens de Lettres.

peu développé, leur tempérament tient du lymphatique & du nerveux, & ils sont sujets aux maladies & aux passions qui dépendent de ces tempéramens.

Le genre & la nature des objets qui nous entourent, influent singulièrement sur le caractère de nos penchans. Ainsi les bouchers sont généralement enclins à la férocité. Les personnes qui se livrent continuellement à la chasse, contractent un caractère de rudesse, de dureté, de cruauté même.

Le commerce produit bien l'activité physique nécessaire pour entretenir la santé, mais la soif de l'or, *auri sacra fames*, en est l'aiguillon & donne à tous les commerçans un esprit d'égoïsme remarquable. Les revers dont le commerce est souvent accompagné, causent à ceux qui s'en occupent, des chagrins violens & par suite les maladies les plus fâcheuses.

Les femmes, avons nous dit, ne sont pas capables de faire de grands exercices en raison de leur faiblesse musculaire. Mais cette vivacité qui les caractérise, cette finesse, cet esprit de détail qui leur est naturel, les rendent propres à toutes les occupations que demandent les soins domestiques. La nature les a donc destinées à être nos ménagères. Leur santé est intéressée ainsi que leur fortune à ce qu'elles ne restent pas dans l'inaction, à ce qu'elles remplissent bien leur emploi. Qu'on observe celles qui s'en éloignent; qu'on fasse attention dans les grandes villes à toutes ces femmes que la richesse invite à l'indolence, à la paresse, à la mollesse, au plaisir. Tous ces abus donnent naissance chez elles, à ce tempérament où les forces

vitales sont réparties d'une manière tout-à-fait inégale, où le système nerveux est dans un excès tel, qu'elles sont dans un état continuel de spasme, de vapeurs, de convulsion, ou de faiblesse extrême. La moindre cause physique ou morale les affecte à l'excès & met continuellement leur santé dans un état d'incertitude & d'irrégularité remarquable.

Les occupations qui exigent un exercice modéré ou plutôt mesuré sur l'état des forces, offrent beaucoup d'avantage pour l'économie animale. Un léger développement du système musculaire diminue d'autant la susceptibilité nerveuse; les fonctions internes se font avec plus d'activité; la transpiration est plus considérable; l'appétit meilleur; la digestion plus facile & la lassitude qui en résulte à la fin de chaque journée procure un bon sommeil.

Quel est le genre de vie qui mène le moins à toutes ces passions dont la vivacité ou la ténacité, produisent, ou des émotions sans nombre, ou des affections profondes, dont les suites sont également fâcheuses pour l'économie animale? Quelles sont les gens qui vivent le mieux dans les vues de la nature? Ce sont certainement ceux qui restent où la nature les a mis, qui en suivent les indications. Ce sont les habitans aisés de la campagne, ceux qui cultivent paisiblement le champ de leurs pères. Ils ont peu de passions. Leur ambition ne s'étend pas au delà de leurs récoltes. Leurs occupations leur donnent l'exercice nécessaire, pour que leurs fonctions s'exécutent de la manière la plus favorable à leur santé.

Mais les habitans des villes, les hommes instruits, les gens sensibles, ne seraient jamais étrangers au bonheur, si la sagesse présidait toujours à leur éducation, s'ils étaient sur-tout bien dirigés dans la culture des sciences & des arts, si leur manière de vivre enfin, était toujours déterminée par la saine raison. Ainsi, en excitant & en entretenant convenablement une diversité continue dans les sensations, une grande variété dans les goûts; on éviterait la naissance de toute passion dominante, on l'arrêterait dans sa marche, on dissiperait même ces affections concentrées sur un seul objet, ou sur une seule série d'objets, qui, chez les personnes sensibles, causent l'exaltation & l'aberration de l'imagination, &, par le trouble intérieur & l'agitation qu'elles produisent, causent les plus grands désordres à l'économie animale.

L'étude que nous venons de faire sur l'état de la sensibilité dans les différens tempéramens, âges, sexes, climats, genres de vie, &c. . . nous a donné en quelque sorte l'histoire des passions; elle nous a mis à même de juger du genre de passions qui affectent différentes personnes & de l'effet différent que la même affection produit sur l'économie animale des différens individus. En passant tous ces objets en revue, nous avons eu occasion de remarquer combien de modifications, les institutions sociales, les vices de notre éducation, & les erreurs de notre imagination, font éprouver à notre organisation naturelle; combien de besoins de convention nous avons continuellement à satisfaire.

Nous allons maintenant parler d'une manière particulière des passions principales. Nous tâcherons de les examiner sous toutes les formes, dans leur état de simplicité ou de complication, dans leur état de faiblesse ou d'énergie. Nous verrons quel changement produit sur le tempérament cette durée interminable de certaines passions, combien est dangereux le passage subit ou rapide d'une affection à une autre, même celui de la douleur au plaisir : nous indiquerons quelle différence il y a dans l'action de certaines passions, selon qu'elles sont libres ou contraintes ; car l'homme infortuné qui ne peut épancher ses peines dans le sein d'un ami, qui lutte violemment contre le besoin pressant d'exprimer le sentiment qui le surcharge, obligé souvent de feindre un sentiment contraire, est bien différemment affecté que celui qui peut se plaindre & pleurer en liberté.

2^{me}. P A R T I E.

LES PASSIONS EN PARTICULIER

Plaisir & douleur, tels sont les élémens du senti-
ment; tels sont les deux chefs auxquels se rapporte
en dernière analyse le résultat de toutes les impres-
sions produites sur nos sens par les objets extérieurs.
Désir & aversion, ou amour & haine, telles sont les
deux manières d'être générales de toutes nos affections.

Nous éprouvons du plaisir, & il y a désir ou amour,
toutes les fois que nous jugeons que l'objet impres-
sionnant est en rapport avec notre organisation & qu'il
nous est avantageux. Nous éprouvons de la douleur &
il y a aversion ou haine, toutes les fois que nous
jugeons que cet objet n'est point en rapport avec
notre économie, qu'il nous est funeste.

Nos passions se divisent donc naturellement en deux
classes générales (1) 1^o. Toutes celles qui se rappor-

(1) Plusieurs philosophes n'ont admis qu'une passion,
l'amour, à laquelle ils ont rapporté toutes les autres. Leur
opinion revient absolument à la nôtre, car la haine est
l'amour de soi qui repousse ceux qu'elle regarde comme
ses ennemis.

Et le traducteur de Pope a dit :

L'amour-propre dans l'ame enfante le désir ;
Lui fait fuir la douleur & chercher le plaisir ,

.....
.....

Que sont les passions ? L'amour-propre lui-même,
Evitant ce qu'il hait & cherchant ce qu'il aime.

tent au plaisir , à l'amour , au désir ; 2°. Toutes celles qui se rapportent à la douleur , à la haine , à l'averfion.

Un objet quelconque nous plaît , nous l'aimons. S'il est présent & que rien ne s'y oppose , nous en jouissons. Quand nous ne l'avons pas , nous le désirons ; notre imagination nous fait jouir d'avance. Si nous tardons à l'avoir , l'espérance prolonge notre désir , elle nous anime , nous fait pressentir que nous pourrons surmonter les difficultés , vaincre les obstacles qui s'opposent à notre bonheur. Voilà en quoi consistent les affections de la première classe. Mais si nos désirs ne sont pas satisfaits , si l'espérance cesse , nous sommes affectés d'une manière toute contraire ; & la crainte , le chagrin , la haine , la colère , sont les passions que nous éprouvons , & qui composent la seconde classe.

EFFETS DES AFFECTIONS QUI SE RAPPORTENT AU PLAISIR.

Les affections qui se rapportent au plaisir produisent , en général , une influence avantageuse.

Quelquefois cependant , chez certaines personnes , les jouissances excessives font le plus grand mal , & peuvent causer la mort subite.

La gaieté & la joie modérée , accélèrent la circulation , mais c'est par un mouvement doux , égal & facile ; le corps est dans un état d'activité & de vigueur , la face est plus colorée , plus animée ; les fonctions de l'estomac & des intestins sont plus actives , les sécrétions & les excréments sont augmentées.

La joie excessive accélère la circulation , mais par secousses , & s'exprime souvent par des sanglots de

même que les peines violentes. Elle produit un état de spasme extrême, l'insomnie, des syncopes, des palpitations, le délire. L'émotion peut être portée à un point tel, que les fonctions en soient totalement troublées & que les forces vitales portées en un instant au plus haut degré d'exaltation, soient frappées sur le champ d'une foiblesse extrême.

J'ai vu mourir ainsi subitement un fort de la halle, de la joie d'avoir gagné une somme considérable à loterie. Des exemples de cette sorte sont malheureusement assez fréquens, & l'histoire nous en fournit de célèbres. *Pline* (liv. 2, cap. V.) nous apprend que *Sophocle* est mort du plaisir d'être couronné pour une tragédie; & *Aulugelle* (Noct. attic., liv. 3. cap XV) que *Diagoras* a eu le même sort, de la joie extrême qu'il éprouva en voyant couronner ses enfans vainqueurs aux jeux olympiques. La nièce de *Leibnitz* est morte subitement de joie, en voyant ouvrir les coffres de son oncle qui étaient remplis d'or. Notre *Daubenton* a été enlevé aux sciences par une apoplexie causée par un sentiment de joie très-vive.

Quand ces fortes émotions ne sont pas assez violentes pour donner la mort, le trouble de la circulation & de la respiration qui en résulte, n'est ordinairement que momentané & le calme est bientôt rétabli. Quelquefois cependant des affections spasmodiques & maniaques en ont été les suites funestes.

Un mouvement de joie inattendu a souvent tiré des mélancoliques de leurs profondes rêveries. J'ai vu guérir de cette manière heureuse, un mélancolique

pour qui on avait employé inutilement une foule de moyens. L'agitation vive qu'il éprouva, bouleversa son économie & la changea en bien, tellement que sa raison a repris en entier son empire.

Dans la classe des passions que nous traitons, se trouvent l'amour de la gloire, de la célébrité, des honneurs, des richesses, toutes les fois que les désirs, qui sont les fondemens de ces passions, sont satisfaits.

Rangeons ici particulièrement, l'*amour*, cette passion universelle qui a pour objet l'union des deux sexes, celle à la satisfaction de laquelle la nature a dû attacher tant de voluptés, dont elle a dû faire un besoin impérieux, puisqu'elle l'a instituée pour réparer & perpétuer l'espèce. Les convenances sociales, les lois, les mœurs, les préjugés, les rangs, les fortunes, les religions, les fougues de l'imagination surtout, ont dégradé l'amour, en ont fait une passion toute morale. Les variétés infinies de l'amour qui tiennent à toutes ces circonstances, & plus encore à la différence des climats & des tempéramens, rendent impossible une description générale de cette passion. Toutes celles qu'on a données, sont des abstractions toujours éloignées de la véritable nature.

Amor non simplex est affectus, sed quasi omnium animi pathematum confusa atque turbulenta coacervatio.

LORRY.

- » La vanité, l'orgueil, l'espérance & la crainte,
- » Le regret, le désir, c'est l'airain de Corinthe
- » Où par un feu brûlant, l'un dans l'autre fondus,
- » Tous les métaux roulaient & brillaient confondus. «

L'amour est un composé de toutes les passions, il en produit tous les effets sur notre économie.

Tout ce qui a rapport aux jouissances de l'amour, est du ressort de la classe des affections que nous traitons maintenant. Les soucis, les craintes, les inquiétudes, le désespoir, qui accompagnent si souvent l'amour, sont de l'autre classe. Ainsi nous rapportons aux effets de la joie, en général, l'influence qu'exercent sur notre organisation, les voluptés que nous procurent les jouissances de l'amour & même l'espoir de jouir. Ces effets sont toutefois modifiés par l'influence particulière des organes génitaux. Observons un amant tout près de satisfaire une violente passion; il a le plus grand espoir de jouir, son amie est présente, il la voit, ses yeux sont étincellans, il est tout feu, *musculorum contentio ingens vires viribus addere videtur*. C'est dans un état à-peu-près semblable, que se trouvait ce jeune homme, qui, épris de l'amour le plus véhément pour M^{lle}. *Gauffin*, tomba à ses pieds & y expira de plaisir & de fureur. *Dionis* a connu plusieurs jeunes gens qui sont morts dans les bras des femmes dont ils étaient passionnément amoureux.

On voit à quel excès de plaisir peut nous conduire l'amour. Cette passion l'emporte peut être sur toutes les autres par sa violence. L'insatiable ambition lui a cédé quelquefois, & *Cléopâtre* a fait oublier à *Marc Antoine*, la gloire & l'idée sublime de la conquête de l'univers.

L'*amitié* doit se ranger dans la série des passions agréables. Mais cette affection est douce & tranquille;

elle n'a pas de jouissances excessives, elle ne produit pas de fortes émotions. Nous devons cependant la noter, comme ayant l'avantage d'adoucir nos maux & d'en prévenir quelquefois la naissance.

Je viens d'étudier les effets que produisent sur l'économie animale les affections qui ont le plaisir pour élément. Examinons maintenant celles qui se rapportent à la douleur. Pour peu qu'elles soient violentes ou prolongées, elles portent sur l'organisation une atteinte funeste, elles amènent une foule de maladies de tous les genres.

EFFETS DES AFFECTIONS QUI SE RAPPORTENT A LA DOULEUR.

La nature, qui nous a donné le plaisir pour nous attirer vers le bien, vers ce qui est conforme à notre organisation, & par conséquent pour nous inviter à en jouir, a mis aussi la douleur en sentinelle pour nous avertir de la présence du mal, & nous mettre à même de nous en garantir, soit en le combattant, soit en le fuyant. Mais les suites de la douleur nous sont souvent plus funestes que le mal qu'elle tend à nous faire éviter. » Je veux bien, dit Delachambre (1), que la douleur serve de signal pour avertir du danger où l'on est prêt de tomber, mais c'est un signal qui donne plus d'effroi que de précaution. Et l'on peut dire que c'est une sentinelle timide qui donne souvent l'alarme sans sujet, & qui étonne l'ame au-lieu de l'affurer. «

(1) Caractère des Passions, tome IV.

Qu'un objet nuisible se présente , ou bien qu'un objet qui nous est avantageux , qui nous plaît , nous soit arraché ; que nous soyons privés de sa jouissance ; que nous perdions en un instant notre fortune , nos espérances. Qu'un père vienne à perdre son fils , un époux , sa compagne chérie , un amant , sa maîtresse , un ambitieux , son emploi ; ou seulement que des obstacles s'opposent aux désirs de l'amant , de l'ambitieux ; on a le cœur *saisi* (1) , on éprouve à la région précordiale un resserrement subit , toutes les forces se portent sur le champ aux parties intérieures , elles abandonnent les extérieures , aussi le visage pâlit , la vue se trouble , souvent on tombe en défaillance. Revenu à soi , on se trouve dans un état de spasme général , on ne peut parler , (*curæ leves loquuntur ingentes stupent*) , on sent sur le cœur un poids très-pénible , le cœur palpite , le pouls est serré , fréquent , irrégulier ; les gémissemens , les soupirs , les sanglots , annoncent dans quelle gêne sont les organes de la respiration.

L'homme affligé est plus ou moins long-temps dans cet état de spasme où tout est concentré à l'intérieur. Souvent il en sort par un mouvement de fureur qui le transporte hors de lui-même , le met dans un trouble extrême , lui fait pousser des cris horribles. Cette agitation fait bientôt place à l'abattement , au silence le plus profond ; des souvenirs amers viennent déchirer son ame , il réfléchit à son malheur , il recueille toutes

(1) Cette expression vulgaire marque bien la surprise , l'effet primitif de la douleur subite.

les circonstances qui peuvent exagérer sa perte , la rendre plus sensible. Le spasme cependant est moins considérable que dans les premiers momens de la douleur ; les fonctions reprennent un peu , les larmes viennent le soulager , la transpiration commence à se rétablir , la respiration devient plus tranquille & le pouls plus régulier.

Souvent alors il arrive que sa physionomie change tout-à-coup , & présente les traits de l'indignation & de la colère. L'agitation , que ces passions lui procurent , lui fait du bien , pourvu qu'elle ne soit pas extrême. Elle remet l'équilibre , elle reporte à la circonférence les fluides qui s'étaient portés au centre. Alors il forme des projets de vengeance contre les auteurs de son malheur. Il jouit d'avance de la satisfaction qu'il doit en tirer , & le plaisir intérieur qu'il en éprouve lui est avantageux. Mais bientôt la crainte vient faire cesser ce triste plaisir , elle arrive avec son appareil lugubre. Elle lui fait croire que le mal présent n'est que l'avant-coureur d'un mal futur. Et pour peu que son imagination exalte sa crainte , la défiance qu'il a en ses moyens & même en ceux de ses amis , amène un découragement extrême qui finit par l'accabler. C'est la nuit principalement qu'il en est tourmenté ; la solitude , l'obscurité , le silence de la nuit , tout dispose son imagination à lui présenter son état sous l'aspect le plus fâcheux.

Un chagrin violent peut produire subitement sur l'économie les effets les plus funestes , tels qu'une attaque d'apoplexie , de paralysie , d'hystérie , de manie ,

sur-tout la suppression des règles, quelquefois même la mort subite. J'ai vu tout récemment un exemple de mort subite due à une cause de cette nature. Un marin était dans l'affliction d'avoir perdu sa femme depuis un mois. Il postula mais en vain, un congé pour aller arranger ses affaires. Il conçut un chagrin si violent de ce refus, qu'il mourut le lendemain.

Tous les phénomènes que nous venons de décrire ont lieu dans les premiers momens de la douleur. Si rien ne la fait cesser; si les consolations de l'amitié, ne font pas renaître la douce espérance, si la philosophie n'arrête pas le cours de la douleur, ou plutôt si les causes qui l'ont fait naître continuent à exister, elle se prolonge & prend alors le nom de *tristesse*, *chagrin lent*, *crainte habituelle*. Ce mouvement subit par lequel tout s'est pour ainsi-dire précipité des extrémités du corps vers les organes internes, comme pour défendre le sanctuaire de la vie; ce mouvement continue, mais d'une manière lente. Le cœur est dans un resserrement habituel; les grandes inspirations, les soupirs viennent au secours de la respiration qui s'exécute avec difficulté. Les organes gastriques sont dans un état continuel de constriction, la circulation veineuse du bas-ventre est extrêmement ralentie; les frissons continuels indiquent la faiblesse de la peau, son peu de chaleur. Les fonctions essentielles de la vie sont dans un état de gêne dont la durée doit altérer l'organisation de l'homme & ruiner sa santé.

Cette retraite continuelle des forces à l'intérieur, produit la faiblesse des organes des sens & du mouvement,

& fait naître la faiblesse morale d'où vient cette indolence, cette langueur, cette humilité de l'homme triste. Il ne se croit capable de rien, il ne se sent pas assez de forces pour agir, & l'accablement où le plonge le chagrin le met souvent dans une espèce de stupeur & d'immobilité. Ainsi la fable nous représente *Niobé* changée en rocher après avoir vu mourir tous ses enfans. La faiblesse des organes des sens se fait surtout remarquer dans le mouvement des yeux, qui s'exécute avec une lenteur & une espèce d'incertitude qui forment le regard languissant, le regard de l'amant languoureux, de celui qui est dans une crainte continuelle de perdre l'objet de son affection. Souvent cependant le regard de l'homme triste est immobile, ses yeux sont fixés sur la terre comme s'il ne voulait être distrait de sa douleur par aucun objet extérieur. Mais le sentiment intérieur de faiblesse qu'il éprouve, lui fait de temps en temps tourner les yeux au ciel comme pour implorer le secours de la Divinité.

C'est par suite des lois que la nature a établies pour la conservation de l'animal, que l'homme triste pense continuellement à l'objet de son malheur. Il doit porter sans cesse son attention vers le mal pour s'en garantir. Le resserrement, la retraite des forces vers l'intérieur qui existent dans la tristesse, montrent les efforts continuels que fait la nature pour le préserver de ce qui lui est nuisible. Aussi tout ce qui tend à le distraire brusquement de son chagrin, tout ce qui tend à changer subitement la direction des forces établies par la douleur, cause chez l'homme triste une

violence insupportable. Il a au contraire la plus grande inclination à se porter vers les choses qui peuvent produire sur son économie des mouvemens conformes à celui dont il est agité. Il recherche les lieux tristes, la solitude, l'obscurité. Il aime la compagnie des malheureux, il se plait à entendre le récit de leurs infortunes & à leur raconter les siennes. Il semble voir avec avidité tous les objets qui lui rappellent ses malheurs. Il s'abreuve ainsi continuellement d'amertume, se nourrit de son propre venin, & ne s'apperçoit pas de l'état fâcheux dans lequel son organisation le plonge de plus en plus.

Nous avons observé que la faiblesse physique, & surtout la faiblesse morale, sont un des principaux résultats de la tristesse. D'après cette assertion on peut juger du genre de maladies qu'elle doit produire. Les affections nerveuses tiennent sans doute le premier rang. On fait, par exemple, combien souvent la tristesse mène à la mélancolie, à cette aliénation mentale dont le caractère spécial est un délire exclusif sur un seul objet. En effet l'homme triste pense sans cesse à son malheur, il porte continuellement toutes ses idées vers ce même point, & cette direction vicieuse finit par devenir une habitude qu'il est bien difficile de détruire. La même cause, qui chez l'un aurait donné lieu à la mélancolie, produit dans un autre tempérament les différentes espèces de manies, l'hypocondrie, l'hystérie.

Des chagrins violens causent les convulsions habituelles, la paralysie, le tremblement, l'amaurose &

différentes autres maladies nerveuses. Une femme ayant vu son enfant tomber dans un canal & s'y noyer, fut attaquée sur-le-champ d'une paralysie incurable.

Il paraît qu'un profond chagrin peut déterminer l'hydrophobie spontanée. On en trouve un exemple dans les Mémoires de la Société de Médecine de Paris, année 1783. On lira avec le plus grand plaisir, dans un mémoire que Mr. *Gorey* vient de publier (Journal de Médecine, février 1807), une observation très-intéressante d'hydrophobie spontanée, dont la principale cause paraît être un chagrin profond, d'une longue durée & presque toujours contraint.

Une foule d'observations nous prouvent que la tristesse tend singulièrement à augmenter les accidens qui n'accompagnent que trop souvent l'époque critique des femmes.

On trouve dans *Hofmann* plusieurs histoires de *Melæna* causés par la tristesse.

Tous les auteurs qui ont écrit sur le scorbut ont regardé avec raison les affections tristes, comme une des causes prédisposantes du scorbut. Quelques-uns même les ont regardées comme les seules causes de cette maladie. Ces derniers sont certainement allés trop loin.

Pendant la tristesse le cœur éprouve un état continuel de spasme & d'oppression. Ces impressions fâcheuses long-temps continuées sur le principal organe de la circulation, finissent très-souvent par en altérer le tissu & produire des affections organiques. Il est peu de médecins qui n'aient eu à observer, pendant
les

les dernières années , de ces maladies de cœur qui ont mené au tombeau leurs malheureuses victimes.

La riche collection que vient de faire publier le professeur *Corvisart* , renferme une foule d'histoire de ces maladies observées sous toutes les formes.

Nous avons déjà dit que c'est dans la jeunesse que le système pulmonaire est dans la plus grande activité. Qu'à cette époque la moindre cause vienne troubler la respiration , la phtysie pulmonaire se déclare dans les tempéramens qui y sont disposés. Les passions tristes & surtout les chagrins de l'amour , déterminent cette affection qui , depuis quelques siècles , est devenue si funeste au genre humain.

Dans un âge plus avancé , les organes susceptibles sont ceux de l'abdomen. Or , nous savons combien dans la tristesse , l'estomac est affecté. La constriction de cet organe , entretenue surtout par les chagrins concentrés , produit d'abord des affections de l'estomac. Mais , à la fin , les parties organiques qui le composent s'altèrent : il se forme des squirrès ; les squirrès s'ulcèrent & les malades meurent au milieu des douleurs les plus cruelles.

Les malheurs inséparables de la révolution ont produit , une foule de maladies organiques du cœur & de l'estomac. Ce grand nombre d'affections du même genre , à Paris , a éveillé l'attention des observateurs , & leur a donné des matériaux presque neufs à étudier.

Chez d'autres personnes les impressions prolongées de la douleur portent leur fâcheuse influence sur les fonctions de la nutrition & par conséquent sur la vie

de tous les organes. Les sujets se traînent lentement à leur fin, ils s'épuisent peu-à-peu & meurent de consommation. Parmi les maladies aiguës, les fièvres muqueuses, adynamiques, ataxiques sont celles que le chagrin occasionne, suivant les circonstances, & qu'il rend funestes quand il vient à les compliquer.

Rien ne dispose mieux aux maladies épidémiques & contagieuses qui font un si grand nombre de victimes que la tristesse, qui produit la faiblesse & un état de spasme habituel.

N'oublions pas de rappeler ici combien, dans les cas graves de chirurgie, les affections tristes sont pernicieuses, quel soin un médecin opérateur habile doit prendre, pour écarter de son malade tout ce qui peut produire sur lui une impression fâcheuse.

CHAGRINS DE L'AMBITION.

Les obstacles qui s'opposent aux désirs de l'ambitieux, la perte de ses espérances, mettent sa vanité & son orgueil dans l'humiliation la plus pénible, lui causent une foule de chagrins, remplissent ses jours d'amertumes. Voyez l'homme en place, continuellement entraîné par l'ivresse de l'ambition, accoutumé aux honneurs, aux flatteries, au plaisir de dominer, de commander. Tombe-t-il du faite éclatant où il était élevé, rentre-t-il dans l'obscurité? Quel changement dans ses facultés physiques & morales! Cet abandon de la part de ceux qu'il croyait ses amis, mais qui ne l'étaient que de sa fortune; ces regrets qui le tourmentent & l'accablent; les remords qui le rongent; ces ennemis qu'il

redoute, & contre lesquels il est maintenant sans défense; ce passage d'une vie occupée au loisir d'une vie retirée & solitaire; toutes ces causes, si la philosophie ne le soutient pas, s'il n'a pas en lui-même des ressources contre l'infortune, des moyens de remplir ses momens, toutes ces causes, dis-je, peuvent produire des affections multipliées. C'est ce qu'on a appelé ingénieusement, *ambition rentrée*.

CHAGRINS DE L'AVARE, DU JOUEUR.

Si je ne craignais d'outrepasser le bornes d'un mémoire, ce serait ici le lieu de parler des chagrins de l'avare & du joueur. Cette funeste passion du jeu, à laquelle entraînent presque toujours le désœuvrement & le besoin de l'agitation, & qui, pour certaines personnes, devient un besoin qu'il faut absolument satisfaire, aux dépens même de sa fortune, à combien de maux n'expose t-elle pas ses malheureuses victimes? J'ai vu plusieurs maladies graves causées par des revers éprouvés au jeu. *Dionis*, (1) nous rapporte l'histoire d'un musicien passionné pour le jeu, qui périt subitement de la douleur d'y avoir fait une grande perte.

CHAGRINS DE L'AMOUR.

*Sur les pertes du cœur nous pleurons chaque jour
Mais quels chagrins pareils aux chagrins de l'amour.*

(Delille.)

Les peines occasionnées par l'amour produisent presque les mêmes effets que les chagrins qui tiennent à

(1) Traité des Morts Subites.

une autre cause. La différence qui existe, tient toutefois à ce que l'amour est un besoin particulier dont l'empire, déterminé par notre organisation, est plus ou moins étendu, suivant le degré de notre sensibilité & d'exaltation de notre imagination. Il serait trop long de parler en détail des peines de l'amour. Elles sont d'ailleurs décrites par tout. Parmi les nuances infinies qu'elles présentent, je choisirai seulement quelques traits principaux. Ainsi, par exemple, les commencemens de l'amour produisent une légère mélancolie, une langueur dans laquelle l'aimant, tout occupé de son objet, repousse tout ce qui pourrait l'en distraire. Cet état cause absolument les mêmes effets qu'un léger degré de tristesse, la perte de l'appétit, la diminution de la transpiration, l'insomnie. Dans d'autres cas, des contrariétés s'élevant sans cesse contre les desirs de l'amoureux, s'opposent à la satisfaction de ces desirs, éloignent même l'espoir de la jouissance, occasionnent ainsi un état de chagrin, de crainte continuelle, dont les effets sont plus funestes. Dans les cas les plus fâcheux, les obstacles sont insurmontables, & si la philosophie ne peut nous faire vaincre le mal, le chagrin est à son comble. L'aimant n'a plus l'espoir de jouir. Ses desirs semblent s'accroître en raison des difficultés, & le rendent le plus malheureux des hommes. Souvent alors l'infortuné se donne la mort; c'est ainsi que périt *Lucrece*, réduit au désespoir de ne pouvoir jouir de celle qu'il aimait.

L'aménorrhée, l'hystérie, la manie & quelquefois même la nymphomanie sont, chez les femmes, les

affections qui résultent de la privation des plaisirs de l'amour , de la non-satisfaction d'une passion trop ardente. Les mêmes causes , chez l'homme ; produisent le plus souvent la mélancolie & quelquefois le satyriasis.

Nous avons déjà dit que les peines de l'amour sont une des causes de la phtisie pulmonaire.

Les chagrins de l'amour long-temps prolongés peuvent aussi produire une véritable consommation , & cela surtout chez les individus épuisés par les abus de la masturbation. Les auteurs ont fait de cette consommation une espèce particulière , qu'ils ont appelée *febris hectica amatoria*.

LA CRAINTE.

La crainte est la passion qui s'empare de nous , quand nous croyons qu'un malheur doit arriver. Une foule de circonstances la font varier à l'infini. Les mots *peur* , *frayeur* , *effroi* , *horreur* , *terreur* , ont été employés pour déterminer ces différens degrés. A la première idée du danger , au premier moment que l'individu est frappé de crainte , il éprouve à-peu-près les mêmes effets , que lorsqu'il apprend subitement , qu'un événement malheureux vient de lui arriver : *saisissement* , *tremblement* , *pâleur subite du visage* , *sueurs froides* , *battement de cœur extraordinaire* , *le pouls extrêmement petit & irrégulier* ; on éprouve à la région epigastrique un *sentiment douloureux d'anxiété* , *d'oppression* , & surtout *de plénitude*. Les forces , les mouvemens , les humeurs , tout se dirige subitement vers le centre , tout semble se presser vers le centre , pour éviter le danger. L'affaiblissement des organes des sens & du

mouvement est à un point extrême. On veut fuir, on en est incapable ; souvent alors on tombe en syncope. C'est alors surtout que la crainte produit des accidens subits, le cours de la bile suspendu à l'instant, la jaunisse déterminée tout-à-coup, les cheveux blanchis subitement, & quelquefois la mort subite. Un officier de marine, qui jouissait d'une grande considération & avait donné, dans diverses occasions, des preuves non équivoques de courage & de bravoure, étant en pleine mer à bord d'un bâtiment qui fut assailli par une tempête affreuse, fut tellement effrayé du danger qui le menaçait, que tous ses cheveux blanchirent en un instant.

Une dame vaporeuse périt au moment qu'on lui donnait un coup de lancette pour la saigner, avant même qu'il fut sorti une goutte de sang (Encyc. Méth. art. mort subite). La révolution nous a présenté plusieurs exemples de mort subite causée par un accès de frayeur ou de terreur. On en trouve différentes histoires dans les auteurs. (*Voy. Marcellus Donatus, de Med. Historiâ, p. 102.*) *Zacutus, de Med. Princ. Historiâ, &c.*

Dans les degrés les plus légers de la crainte, il y a toujours à la région épigastrique un resserrement notable ; il y a un état de spasme général ; le resserrement, la petitesse & l'irrégularité du pouls annoncent que la circulation est troublée & ralentie ; l'espèce de gonflement de la poitrine indique que la respiration est interceptée, qu'elle est comme retenue ; la concentration des forces au-dedans se fait aussi remarquer par la pâleur, le frisson, la sécheresse de la peau. Mais le plus

souvent alors l'effet n'est que passager, l'espérance & la confiance reviennent, le spasme cesse, la circulation, la respiration & la transpiration se rétablissent, le pouls se développe, la peau reprend sa couleur naturelle; toutes les fonctions enfin s'exécutent, comme dans l'état de santé.

Aux articles tempéramens, âges, sexes, climats, &c., nous avons dit quels sont les individus les plus sujets à la crainte, quelles sont les circonstances qui la font naître le plus ordinairement. Nous avons observé que tout ce qui développe le système nerveux, qui rend l'imagination très-vive & qui produit la faiblesse, dispose à contracter facilement la crainte, aussi les femmes, les enfans, les habitans des pays chauds, en sont-ils très-susceptibles. Nous avons aussi remarqué que la nuit, que la nature a donnée à tous les animaux pour le temps du repos, est souvent pour l'homme le temps des inquiétudes. Nous avons vu que le silence & les ténèbres qui l'accompagnent, la rendent singulièrement favorable à la naissance de la crainte.

La faiblesse morale y dispose autant que la faiblesse physique. Ceux qui n'ont point de richesses, de dignités, & par conséquent peu d'amis y sont exposés. Ils ont toujours peur de manquer, ils n'osent rien entreprendre, ou s'ils font quelque'entreprises, ils sont dans des tranfes continuelles, le moindre échec leur fait désespérer de les conduire à terme. C'est cette raison qui fait, en grande partie, que les maladies sont plus longues, plus tenaces chez les misérables, & que ces individus sont plus susceptibles de contracter les maladies éminemment contagieuses.

Les amoureux, les ambitieux, les avarés sont souvent atteints de cette faiblesse morale qui produit chez eux un état continuel d'anxiété, d'inquiétude, de crainte (1).

Un grand nombre de maladies nerveuses sont la suite de la passion de la crainte.

On observe très-fréquemment des convulsions & des mouvemens convulsifs, causés par cette affection. Lors de la malheureuse explosion de plusieurs bâtimens de la flottille, qui eut lieu l'année dernière, un enfant de huit ans qui se trouvait près de là, fut saisi de la plus vive frayeur. Cette violente émotion résulta, non-seulement du bruit terrible de la détonation, mais encore de la forte secousse qui accompagna l'explosion, & de ce que l'enfant vit tomber tout autour de lui, de nombreux éclats des bâtimens qui venaient de sauter. Depuis cette époque il éprouve de temps en temps des mouvemens convulsifs, il a le sommeil extrêmement léger. Au moindre bruit qu'il entend, il se lève & éprouve la plus grande agitation.

Un matelot fut mordu par un chien qu'il crut être

(1) Dirai-je enfin comment, dans leurs ardeurs brûlantes,
Des vives passions, les fougues turbulentes,
Viennent aiguillonner & la crainte & l'esprit,
Soit que sur nous la gloire exerce son pouvoir,
Soit que l'ambition tyran des grandes ames,
De l'amour des grandeurs alimente les flammes;
Soit que plus inquiète & plus avide encor,
S'allume dans un cœur l'ardente soif de l'or?

enragé. La crainte de le devenir lui-même le faisoit vivement, & depuis ce temps, cet homme souffre des douleurs très-fortes dans toutes les parties de la tête & est sujet à de fréquens mouvemens convulsifs dans les paupières.

Tiffot (Traité des Nerfs, tome 4, p. 45) rapporte un fait non moins intéressant. Un payfan ayant rêvé qu'un serpent s'était entortillé autour de son bras, fut si effrayé qu'il se réveilla en sursaut, & que son bras est resté depuis, sujet à un mouvement convulsif qui revenait plusieurs fois par jour.

La peur est celle des passions qui occasionne le plus souvent la paralysie. *Pinel* (Méd. Clin. p. 82) cite l'exemple d'une femme tombée dans l'hémiplégie, du côté droit, à la suite de convulsions produites par la peur.

Zimmermann dit que les plus habiles médecins conviennent unanimement, qu'une frayeur considérable, peut causer une apoplexie mortelle.

La frayeur a souvent été suivie d'un délire mélancolique & même de la manie. On fait que *Pascal* manqua d'être précipité dans la Seine, un jour que les chevaux de sa voiture prirent le mors aux dents. Il en éprouva une frayeur si vive & si profonde, que la sensation de ce malheureux événement était sans cesse retracée dans son imagination, & que croyant toujours voir un précipice à son côté gauche, il y faisoit placer un siège pour se rassurer.

(1) Mr. *Maugra* actuellement médecin en chef du septième corps de la grande armée, fut un jour

(1) Journal de Médecine, février 1807.

appelé pour un jardinier qui avait rêvé, qu'un grand chien noir s'était introduit dans la chambre où il couchait avec sa femme, & l'avait mordu. Ce rêve l'avait vivement frappé, quoiqu'il ne put indiquer le lieu de la morsure. Sa femme eut beau se lever & lui faire voir que les fenêtres & la porte étaient exactement fermées, & que le plus petit animal n'avait pu pénétrer jusqu'à eux, à plus forte raison un chien de la taille dont il le dépeignait : elle fit devant lui les perquisitions les plus minutieuses, pour le convaincre qu'il n'avait fait qu'un mauvais rêve. Le mari parut persuadé, mais c'était plus un effet de sa complaisance que de sa conviction. Il ne peut plus fermer l'œil, quoique cette scène se soit passée au milieu de la nuit. L'idée du gros chien est toujours présente à son imagination troublée, tant l'impression avait été forte; il le voit sans cesse.

Tel qu'un songe effrayant l'a peint à sa pensée.

Le dérangement de ses fonctions suit le trouble de son ame. Il ne va à son ouvrage que machinalement; il devient triste, rêveur, morose, perd l'appétit & les forces. Sa mélancolie va tous les jours en croissant; son regard est fixe & souvent hagard. Le médecin voyait ces symptômes empirer continuellement, malgré les moyens physiques & moraux qu'il avait employés.

Pour surcroît d'embarras, la femme qui jusqu'alors avait toujours été raisonnable, & avait fait tous ses efforts pour distraire son mari & le guérir de son erreur, voyant qu'il devenait tous les jours plus ma-

lade, commença à croire qu'il y avait quelque chose de réel dans la cause de la maladie de son mari ; qu'il était possible que , puisqu'elle était auprès de lui , elle ait aussi été mordue. Cette idée la frappe ; elle éprouve bientôt des symptômes précurseurs de l'affection de son mari , tels que lassitude , abattement , sentiment de la crainte , & ce fut alors que le médecin jugea que les secours de la médecine , échoueraient dans le traitement de cette maladie d'imagination , & en habile homme , il changea de plan de conduite. Il paraît persuadé que la cause de la maladie de l'un & de l'autre pouvait être celle qu'ils accusaient & leur dit , avec le ton très-affirmatif d'une confiante croyance , qu'il fallait qu'ils allassent à St.-Hubert. Il ne perd pas de temps , va chercher un homme qui avait déjà fait le voyage , pour leur donner ce qu'on appelle *répit*. Cet individu avait été à cette abbaye des Ardennes pour la même affection , y avait trouvé sa guérison , & en avait rapporté le pouvoir de faire cette cérémonie.

Depuis ce moment ces deux crédules personnes sont plus tranquilles , elles sont , avec confiance , leurs dispositions pour aller à St.-Hubert , y vont subir les cérémonies & le traitement usité , & reviennent parfaitement guéries.

J'ai rapporté en entier cette observation , parce qu'elle est fort intéressante , qu'elle montre quelle espèce de désordres la crainte peut produire sur l'esprit de certaines personnes , & sur-tout parce qu'elle indique la manière la plus sûre de remettre une imagination erronée , dans le chemin de la vérité.

Il n'est pas je crois de cause plus fréquente de l'épilepsie, que la passion que nous traitons maintenant. C'est à-peu-près l'avis d'Hoffman (Méd. Rat., tome 3, sect. 1, cap. 1). » Porrò inter causas idiopathicæ epilepsiæ, animi affectus maximè ira atque terror, haud ultimum sibi vindicant. «

On voit si souvent des cas d'épilepsie causée par la frayeur & la terreur, que je n'en rapporterai ici aucune observation.

Mr. *Bosquillon* est sans doute allé trop loin en rapportant dans tous les cas, la cause de l'hydrophobie à la passion de la crainte, ou à la manière dont l'imagination est frappée. L'hydrophobie communiquée, offre tous les symptômes des maladies contagieuses; elle survient presque toujours immédiatement après la morsure; & d'ailleurs le virus hydrophobique peut être détruit par la cautérisation. Mais plusieurs histoires bien constatées, prouvent que la frayeur peut déterminer l'hydrophobie spontanée.

(1) Une femme étant à laver sous un pont à l'approche de la nuit, fut abandonnée par les personnes qui travaillaient près d'elle; alors effrayée de se trouver ainsi seule, elle s'imagina voir une lueur sortir de la voûte & le torrent augmenter, se déborder & couler avec impétuosité. De retour chez elle, elle ne put boire ni eau, ni bouillon, ni aucun autre liquide. Leur vue même la faisait frissonner; & quand on les lui mettait dans la bouche, elle respirait avec bruit & difficulté, comme une personne qui est sur le

(1) Félix Platerus, lib. 1, obs. p. 90.

point de suffoquer. La moindre agitation de l'air renouvelait les mêmes symptômes ; elle parlait avec douceur & d'une manière sensée ; elle dormait peu & ne pouvait manger que des nourritures solides ; enfin le huitième jour après l'invasion , la diarrhée se manifesta , ses forces s'affaiblirent de plus en plus , & elle périt après avoir annoncé elle-même , que sa fin était prochaine.

(1) Deux frères ayant été mordus par un chien enragé , l'un d'eux mourut hydrophobe. L'autre partit , dans l'intervalle , pour la Hollande & ne revint que dix ans après. Ayant à son retour apprit le genre de mort de son frère , il mourut bientôt lui-même enragé , de la peur de l'être.

(2) Un soldat du 3^e. régiment de ligne , âgé de vingt-deux ans , était ennuyé de l'état militaire pour lequel il ne se sentait pas né. Dans le courant de brumaire an 8 , il apprit la mort d'une tante qu'il aimait beaucoup ; il en conçut un tel chagrin , que pendant les deux jours qui précédèrent l'invasion de sa maladie , il n'eût point d'appétit , rechercha la solitude & ne put conserver plus long-temps le talent de feindre une tranquillité d'ame , qu'il n'avait pas encore éprouvée depuis son séjour aux armées. Ses camarades ignorant la cause d'un changement aussi brusque , l'accusèrent de poltronnerie , quoiqu'ils eussent été

(1) Mémoire de la Société Royale des Sciences de Montpellier , an 1730.

(2) Voyez la Dissertation sur l'Hydrophobie , par M. Prault.

plusieurs fois témoins de sa bravoure , lui firent de mauvaises plaisanteries ; mais les voyant toujours sans effet , ils les poussèrent plus loin , & le 26 du même mois , ils entrèrent à minuit dans sa chambre , précédés d'un tambour qui battait la charge , lui dire que les autrichiens venaient de passer le Rhin , qu'ils massacraient tous ceux qu'ils rencontraient , & qu'ils allaient eux-mêmes subir le même sort. Au même instant ce jeune homme , sans chercher à se lever , entra dans des convulsions terribles : ses yeux étaient ouverts , son regard furieux ; il jetait des cris horribles , & malgré divers moyens qu'on tenta pour le calmer , il ne revint à lui qu'au bout d'un quart d'heure & ne put se rappeler ce qu'on lui avait dit pendant l'accès. Mais seulement ce qui l'avait précédé. Il se plaignait alors d'une grande chaleur & d'une grande constriction à la gorge & demanda à boire : mais à peine lui eut-on présenté de l'eau & du vinaigre , que de nouvelles convulsions , avec exspuition d'une salive écumeuse très-abondante , se manifestèrent , durèrent autant que les premières & furent encore suivies d'un sentiment de constriction & de chaleur à la gorge , de pesanteur de tête & d'une grande lassitude. Quelque temps après la lumière devint insupportable & on le fit mettre dans un cabinet peu éclairé. Il eut aussi à la fin des envies de mordre les personnes environnantes. Les accès hydrophobiques devinrent de plus en plus violents & il expira. L'ouverture de son cadavre n'offrit rien de particulier. Cette histoire fort intéressante , nous offre une hydrophobie bien caractérisée , qui a eu pour cause disposante , la tristesse

& le chagrin , & pour cause excitante , un accès de terreur.

La frayeur détermine quelquefois la goutte , quand les sujets y sont disposés. Ou bien si cette passion survient quand les articulations sont déjà prise par la goutte , elle peut faire transporter cette affection sur les organes internes. *Pinel*, (Med. Clin., p. 42) donne l'histoire d'une goutte déterminée par la peur.

Au commencement de l'hiver dernier , j'ai eu occasion d'observer une maladie de ce genre due à la même cause , chez un jeune homme qui depuis six mois , avait quitté la vie active de la campagne pour la vie sédentaire du bureau. Le huit octobre , à dix heures du soir , une bombe tomba , près de ce jeune homme , dans la maison qu'il habitait. Il fut vivement saisi , comme on peut bien se l'imaginer , & quelques jours après , il eut à souffrir les douleurs atroces d'une affection arthritique.

Les médecins de Lyon ont vu se développer beaucoup d'affections gangreneuses à l'époque du bombardement & de la désolation de cette ville.

La passion de la crainte cause aussi une foule d'affections de l'uterus. Rien n'est plus fréquent que de voir un accès de frayeur , donner lieu à la suppression des règles , & même occasionner l'avortement des femmes enceintes. La suppression des lochies , chez les femmes en couches , est un accident dangereux qu'elle cause aussi quelquefois. La peur augmente le nombre ou l'intensité des affections qu'éprouvent souvent les femmes à l'âge critique.

Hunter a vu un cas où la rétroversion de la matrice fut la suite d'une grande frayeur.

L'influence de cette passion sur les enfans dans le sein de leur mère est aussi bien remarquable. Chacun fait que Marie Stuard, mère de Jacques I^{er}., portant encore ce prince dans son sein, ayant vu assassiner à ses côtés un de ses plus fidèles amis, fut saisie de la plus vive frayeur; & que son fils ne put jamais soutenir la présence d'une épée nue.

J'ai été consulté pour plusieurs enfans dont les mères ont été saisies de frayeur, quand, au mois d'octobre dernier, les anglais sont venus jeter des bombes & des fusées incendiaires sur la ville & dans le port de Boulogne. Ces enfans, qui pendant cet événement étaient dans le sein de leurs mères, éprouvent depuis leur naissance différens mouvemens convulsifs & des réveils en sursaut très-fréquents.

La plupart des fièvres peuvent être aussi produites par tous les degrés de la crainte.

Qu'on consulte la description de l'épidémie de Texlembourg par *Finke*, & l'on verra que cet auteur met la crainte au nombre des causes de la fièvre bilieuse.

Dans l'histoire de la fièvre muqueuse épidémique de Gottingue, décrite par *Rœderer* & *Wagler*, nous trouvons la terreur panique qui regnait à Gottingue, regardée comme une des principales causes de la fièvre.

Il n'est point de médecin qui n'ait observé, combien la crainte est favorable à la naissance des fièvres adynamiques & ataxiques, & sur-tout la manière fâcheuse dont elle vient les compliquer.

Un des effets de la crainte les plus pernicioeux à l'espèce humaine est d'en rendre les différens individus singulièrement susceptibles de contracter ces maladies terribles, qui accablent un grand nombre de personnes en même temps, la peste & toutes les fièvres contagieuses. Il paraît que cela est dû, en grande partie au moins, à ce que la crainte, de même que les affections tristes, attire toutes les forces de dehors en dedans, les concentre à la région epigastrique, & en prive ainsi l'organe cutané qui n'a plus aucun moyen vital pour repousser son ennemi le plus cruel, la contagion.

Pour ces maladies, les magistrats peuvent faire plus que les médecins, non-seulement par les réglemens de police qui empêchent la communication, mais bien encore, en employant tous les moyens qui sont en leur pouvoir pour dissiper la crainte, les terreurs paniques & maintenir parmi le peuple l'espérance, la confiance, & par conséquent le bonheur.

Ce n'est pas seulement en produisant des maladies, que l'influence de la crainte est funeste. Elle est encore plus à redouter quant elle survient pendant leurs cours. Elle en trouble la marche, elle dérange les crises, elle produit une foule de phénomènes ataxiques & mène souvent au tombeau, celui qui naguères avait une maladie bénigne, une maladie que la nature dirigeait & conduisait sagement à une fin heureuse. Aussi je pense que le point le plus essentiel, dans le régime des malades, est d'employer tous les moyens que la prudence exige ou conseille, pour éloigner ce qui pourrait

donner naissance à cette passion de la crainte, à laquelle l'état morbifique dispose si éminemment. (1)

Ainsi, on doit recommander dans les hôpitaux de ne point rapprocher deux malades semblables, parce qu'ils comparent leurs peines, que l'un s'aperçoit des maux de l'autre, s'imagine les sentir & que la seule crainte peut en produire d'analogues.

(1) » Dans le cours d'une longue maladie, on a souvent
 » à consoler, à encourager un malade; il faut toujours le
 » diriger vers d'heureuses espérances, mais ne pas lui en
 » donner de trop flatteuses, quand on redoute ou qu'on
 » attend quelque danger; car il en coûte trop de passer
 » d'une douce sécurité à de nouvelles alarmes; il vaut mieux
 » l'y conduire par des craintes adroitement ménagées & qui
 » descendent dans son ame sans secousse & sans déchirement.
 » Si le danger s'aggrave, ne lui témoignez pas subitement
 » un intérêt plus marqué que de coutume. Il devine bientôt
 » que cet intérêt naît du péril plus grand où il se trouve;
 » & l'effroi s'emparant de lui, vient troubler les efforts heu-
 » reux que préparait la nature, & ajouter aux causes de
 » sa destruction. Un homme légèrement blessé au doigt,
 » n'avait fixé l'attention particulière de personne: tout-à-
 » coup il fut saisi d'un violent tétanos, & cette épouvan-
 » table maladie rassembla bientôt autour de lui tout ce que
 » la maison renfermait de chirurgiens. A cet intérêt extraor-
 » dinaire, le malheureux connut l'extrême danger où il se
 » trouvait, toutes les idées de la mort vinrent l'entourer
 » à-la-fois: & quand, au défaut des ressources de l'art,
 » nous voulûmes lui présenter le charme des trompeuses
 » espérances, son cœur ne put s'ouvrir à l'illusion; & cet
 » infortuné, père d'une nombreuse famille, périt, en cal-
 » culant avec une amertume affreuse, toute l'horreur de
 » ses derniers momens. « *Petit. Discours sur la manière
 d'exercer la bienfaisance dans les hôpitaux.*

Pour peu qu'on ait observé avec attention les grandes plaies des organes externes, on a dû voir combien l'influence morale pouvait en modifier la marche. *Petit*, chirurgien en chef de l'hôpital de Lyon, a remarqué qu'elles devinrent promptement mortelles à la funeste époque du bombardement de cette ville. Les plaies de tête, d'articulation, les fracas par armes à feu accompagnés de grandes commotions ou qui avaient nécessité l'amputation d'un membre, lui en fournirent les plus fréquens exemples. Les espérances les mieux fondées, à en juger par l'aspect de la plaie, se soutenaient jusqu'à la naissance d'une fièvre pernicieuse qui conduisait promptement tous les malades au tombeau, si l'on ne se hâtait de bonne heure de donner le quinquina.

Une femme avait été opérée de la hernie : sa plaie fraîche & vermeille marchait rapidement à la cicatrice, lorsqu'elle fut subitement frappée de gangrène par l'effroi causé par la journée du 29 mai.

Je dois rapporter ici un fait bien intéressant & qui prouve combien, en inspirant la douce espérance, on contribue à la terminaison heureuse des plaies extrêmement graves. Dans un engagement qu'une division de la flottille a eu avec la station anglaise, *Pierre Pie* soldat du 28^e. régiment de ligne, fut très-grièvement blessé aux deux jambes par un éclat de bombe. Malgré le désordre qui existait dans les plaies, on conçut l'espoir de conserver les deux jambes & l'on ne fit point d'amputation.

La continuité & la violence des douleurs qui résultaient de ces énormes blessures, rendaient le système

nerveux extrêmement irritable ; la moindre affection morale , la moindre contrariété qu'éprouvait le malade le mettaient aux portes du tombeau. *L'Empereur*, dans ce temps vint visiter l'hôpital, parla au blessé, lui prodigua toutes les consolations dues aux braves & lui dit : *si tu restes estropié, je te nomme capitaine des invalides*. Le prince *Joseph* (aujourd'hui Roi de Naples) vint le voir plusieurs fois depuis, & l'entretint dans cette espérance. Ces différentes visites produisirent l'impression la plus avantageuse sur le malade qui, depuis cette époque, fit des progrès rapides vers la guérison.

Le malade a toujours les yeux fixés sur le visage de son médecin. C'est là qu'il cherche à deviner son sort. Il faut donc que le médecin tâche de n'inspirer par sa physionomie que la confiance & l'espérance. Si on a l'air de s'occuper du malade d'une manière trop empressée, de s'intéresser trop à lui, il en conclut que son état est dangereux & le trouble où le met cette idée finit par réaliser ses soupçons.

Le chirurgien qui fait les grandes opérations, doit bien étudier le caractère des sujets qu'il a à opérer. Il doit, par exemple, surprendre les gens faibles, les enfans, les femmes. Autrement la crainte leur ferait mille fois souffrir la douleur de l'opération pendant le temps qui la précéderait. Quand au contraire on les surprend, ils n'ont pas le temps de penser au danger, & l'imagination n'a pas le temps de le leur exagérer.

Je viens de donner des preuves nombreuses de la malheureuse influence, de la crainte, je remarquerai

pendant qu'on rencontre quelques cas où cette passion produit de bons effets. Il est certaines maladies qui n'attendent pour tout secours qu'une surprise vive ; une forte commotion , des moyens extraordinairement perturbateurs. On a vu des maladies causées par des affections morales être guéries par le même genre de passion qui les a fait naître. L'épilepsie causée par la terreur a été guérie par la terreur. J'ai vu une frayeur vive faire cesser sur le champ une fièvre intermittente qui avait été occasionnée par la frayeur. Une dame sourde depuis cinq ans , revenant de Pantin , fut assaillie sur le Boulevard du Temple par un gros chien qui s'élevant sur ses pattes de derrière , lui plaça brusquement les pattes de devant sur la poitrine sans avoir intention de la mordre ; & en effet il ne lui fit pas d'autre mal ; mais elle en eut une telle frayeur , qu'elle fut renversée & qu'elle s'évanouit. En revenant à elle-même , elle entendit parfaitement tout ce qu'on disait autour d'elle & s'aperçut , à sa grande joie , que sa surdité était totalement dissipée.

Je citerai encore à cette occasion le docteur *Petit* qui , dans son discours sur l'influence de la révolution sur la santé publique , parle d'une jeune fille de 18 ans , qui longtemps tourmentée par les pâles couleurs , était restée sujette à des palpitations de cœur qui devenaient insupportables , au plus léger mouvement , & dont l'excès amenait souvent la défaillance. Cette affection fut combattue sans succès , & cette jeune personne abandonnée de l'art , vivait en se confiant à la nature , lorsque , dans la terrible journée du 29 mai 1793 , elle

se trouva en traversant le quai du Rhône exposée au feu de deux colonnes ennemies : Une allée dans laquelle elle se précipita, la garantit du danger, mais ne lui sauva pas cet effroi, ce trouble profond de l'ame, qu'elle dut éprouver pendant une heure que dura le combat. Dans une position aussi cruelle pour son état, elle ne tomba point en défaillance, mais elle éprouva dans toute la poitrine une chaleur brûlante qui fut suivie d'un vomissement abondant de matières glaireuses. Transportée chez elle, elle eut un mouvement de fièvre qui dura trois jours, finit par des sueurs copieuses, & laissa la malade complètement délivrée de ses palpitations, & de toutes les autres incommodités qui les accompagnoient.

Un fait non moins intéressant, est la guérison d'une hydropisie générale chez une femme de 50 ans. Le premier jour du bombardement, l'enflure disparut tout-à-coup ; on crut cette femme perdue. Mais bientôt les forces que la frayeur avait concentrées dans le centre des organes, se déployèrent avec rapidité, la fièvre s'établit, & sous son influence heureuse, une diarrhée salutaire, un flux abondant d'urines, vinrent rendre aux sécrétions toute la masse du liquide résorbé.

Le docteur *Brion* a vu s'arrêter tout-à-coup une perte utérine qui durait depuis trois ans, chez une dame qui éprouva toutes les agitations de la crainte pendant la proscription dont elle fut frappée sous le règne de la terreur.

En feuilletant les écrits des observateurs on trouve un assez grand nombre d'histoires de paralysie, de

convulsion , de rhumatisme , de goutte , guéris brusquement à la suite de violentes frayeurs. On montrait à Bordeaux un lion d'une grandeur monstrueuse. Le bruit se répand que cet animal s'est échappé. Un gouteux qui entendait la messe dans une chaise à porteur se lève tout-à-coup , & , courant va monter sur un autel d'où il grimpe dans une niche. A l'époque du bombardement de Lyon , on a vu un paralytique effrayé se sauver dans une cave pour se mettre à l'abri du danger.

Le docteur *Alibert* dans son excellent traité de matière médicale , rapporte le fait suivant : une jeune dame d'un caractère très-aimable & d'un esprit très-distingué , avait une propension singulière à des accès de convulsion , qui se renouvelaient presque tous les trois jours , sans qu'aucun des remèdes qu'elle avait tentés eut pu apporter la moindre amélioration dans un état vraiment déplorable. Se trouvant à Lyon dans le sein de sa famille , à l'époque désastreuse du siège de cette ville infortunée , les ébranlemens imprimés à son système nerveux par les bruits épouvantables des canons qui se répondaient de toutes parts , la frappèrent d'une telle commotion , qu'elle n'a plus éprouvé de semblables symptômes.

Les bains froids de surprise , conseillés par *Vanhelmont* pour le traitement de la mélancolie , & avec lesquels il dit avoir opéré plusieurs guérisons , agissent en produisant une impression vive & subite , une grande frayeur. Nous avons dernièrement ici commencé à traiter de cette manière , un malheureux jeune homme atteint d'une profonde mélancolie. Nous l'avons fait

précipiter plusieurs fois dans la mer. Son état s'améliorait beaucoup quand des circonstances imprévues, qui le firent partir sur-le-champ, nous empêchèrent de continuer le traitement & nos observations. (1) Une dame était attaquée depuis long-temps d'un mélancolie, qui n'avait pu céder à aucun des remèdes que lui avaient administrés différens médecins. On l'engaga à aller à la campagne, on la conduisit dans une maison où il y avait un canal, & on la jeta dans l'eau sans qu'elle s'y attendit. Des pêcheurs étaient disposés pour la retirer promptement. L'effroi lui rendit la raison qu'elle a conservée pendant sept ans.

Les sollicitudes continuelles de l'amour, les peines de la jalousie surtout, dépendent en grande partie de la passion de la crainte, & produisent sur l'économie à-peu-près les effets que nous venons de décrire, modifiés, toute fois, par l'influence particulière des organes génitaux.

La crainte est aussi l'affection principale d'où dérivent les soucis, les soins dévorans, les tristes continuelles de l'avare, du joueur & de l'ambitieux, *Swift* était maigre & décharné tant qu'il fut maîtrisé par l'ambition. Dès qu'il eut perdu l'esprit il reprit son embonpoint. *Zimmerman*.

Au nombre des passions factices dont le principal élément est la crainte & qui par conséquent peuvent produire des effets fâcheux sur l'économie, n'oublions pas de ranger la *superstition*, cette passion aveugle qui

(1) Voyez les Mémoires de la Société de Médecine de Paris, 1783.

affervit la religion aux caprices de l'imagination, qui remplit l'esprit d'inquiétudes continuelles, de fausses terreurs, de désespoir; qui consume en quelque sorte les hommes vivans, avec les flammes de l'enfer qu'elle leur fait appréhender continuellement; qui souvent fait commettre des actions ridicules, injustes & cruelles, non seulement sans honte & sans remords, mais encore avec une sorte de joie & de consolation (1). C'est sur-tout chez les personnes d'une imagination vive, mais d'un jugement borné, chez les jeunes gens, dans les pays méridionaux, qu'elle exerce ses ravages.

Les terreurs superstitieuses peuvent donner lieu à des affections spasmodiques de tous les genres & surtout à la manie & à la mélancolie. On pourrait citer une infinité d'histoires de mélancolies, les plus fâcheuses produites par la superstition. *Sauvages* nous parle d'une femme qui, désespérant de son salut, se pendit à une des poudres de sa chambre, après avoir fait sortir ses domestiques. *Lorry* (2) en a vu plusieurs exemples, entr'autres celui-ci : un acteur célèbre dans la tragédie, tourmenté continuellement par la funeste idée qu'il devait être damné, tomba dans une profonde mélancolie & se croyant sans cesse poursuivi par les diables, il termina sa malheureuse existence en se précipitant d'une fenêtre.

(1) La crainte fanatique à la reconnaissance
 Arracha l'encensoir, & son culte odieux
 Par le sang des humains sollicita les dieux.

Delille. Poème sur l'imagination.

(2) De Melancholiâ, part. 1, cap. 6.

Ce qui rend cette passion encore plus dangereuse , c'est qu'aucune ne se communique plus facilement. L'enthousiasme d'un seul peut quelquefois exercer sur la multitude qui le voit , qui l'entend , un empire étonnant. On connaît l'histoire des convulsionnaires de St.-Médard.

Les impressions trop fortes que produisent les fougueuses déclamations de certains prédicateurs , les craintes excessives qu'ils donnent des tourmens de l'autre vie , font dans des esprits bornés & crédules des révolutions surprenantes. On a vu à l'hôpital de Montelimart , plusieurs femmes attaquées de manie & de mélancolie , à la suite d'une mission qu'il y avait eue dans cette ville. Elles y étaient sans cesse frappées des peintures horribles qu'on leur avait inconsidérément présentées ; elles ne parlaient que de désespoir , de vengeance , de punition , &c. une entr'autres ne voulait absolument prendre aucun remède , s'imaginant qu'elle était en enfer & que rien ne pouvait éteindre le feu dont elle prétendait être dévorée. Ce ne fut qu'avec une extrême difficulté qu'on vint à bout d'éteindre les prétendues flammes.

L A H O N T E.

La honte est une crainte légère. C'est la crainte de l'humiliation. Nous n'en dirons pas d'avantage parce que ses effets sur l'économie ne sont pas ordinairement fâcheux. Observons cependant qu'on rapporte des morts subites causées par la honte.

L A C O L È R E.

La nature a donné aux animaux la colère pour les exciter à se défendre contre leurs ennemis, repouffer toute agression injuste de leur part, les punir & les mettre aussi dans l'impuissance de nuire. Et comme la colère est la passion la plus importante, la plus nécessaire à la conservation de l'individu, c'est aussi la plus commune. Elle est de tous les âges, de tous les tempéramens, de tous les pays, en variant toutefois, de fréquence & d'intensité, suivant toutes ces circonstances.

Mais l'homme abuse des plus utiles présens de la nature, son imagination le trompe continuellement. Les effets de sa colère sont souvent très-injustes, elle a fait commettre à l'homme les plus grands crimes, elle a fait couler le sang innocent, elle a porté le carnage dans les villes, le désordre dans les empires. Aussi est-elle de toutes les passions la plus à craindre; & dans l'état de société, avons-nous été obligé de la réprimer en réservant aux lois la punition des injures.

Observons un homme qui se laisse emporter par les excès de la colère, remarquons le changement subit qui se produit dans ses idées, ses traits, ses gestes, ses actions, & nous verrons combien est violente l'agitation quelle lui cause. » La colère, dit *Lachambre*, n'est pas de ces passions qui s'influent doucement dans l'ame, qui la flattent d'abord & qui, par de faibles commencemens lui ôtent le soupçon de leur violence. Elle y entre avec impétuosité & à force ouverte; ou, pour mieux dire, elle n'y entre pas,

elle y tombe comme la foudre qui frappe à l'imprévu, & qui ne met point de temps entre sa chute, & l'embrâsement qu'elle cause. Car fitôt qu'un homme en est atteint, il se sent enflammé de dépit & de dédain; la vengeance ainsi qu'un torrent de feu se répand en toutes ses pensées, la fureur gagne sa raison & son jugement, &, comme une flamme dévorante, elle court & bruit dans ses veines, elle pétille dans ses yeux, elle éclate en ses paroles. Ce ne sont que menaces, qu'imprécations & que blasphêmes; & plus il y a de douceur & de faiblesse en son naturel, plus sa passion est aigre & impétueuse, plus elle est criarde & insolente. Il n'y a point de respect ni de considération qui le puissent retenir; il ne connaît plus de maîtres, d'amis, ni de parens; le silence l'irrite, les excuses l'outragent, souvent même l'innocence ne lui est pas moins insupportable que l'injure. «

L'idée de vengeance est donc la seule qui occupe l'homme en colère. Elle est peinte sur son visage hagard & farouche, elle est annoncée par toute son expression extérieure. Il ne peut se retenir & bientôt ses projets de vengeance se découvrent; alors il éclate en cris, en menaces, il invoque même le ciel & l'enfer, pour suppléer à son impuissance. La rougeur extrême de son visage & l'extrême vivacité de ses mouvemens, annoncent la plus grande agitation. Tel est à-peu-près l'état de l'homme en colère, quand son ennemi est absent ou plus faible que lui. Mais si cet ennemi est présent & surtout lui est supérieur au physique & au moral, sa colère est contrainte, elle est

concentrée , il se tait , son visage est pâle , son œil sec & terne. Cet état , s'il dure , est terrible & produit un tremblement insupportable , le cœur est extrêmement resserré , la respiration interceptée , au point quelquefois de produire la suffocation. - Mais heureusement pour lui , la fureur vient succéder à cette colère concentrée , l'état de l'économie change , toutes les forces qui étaient au centre se portent à la circonférence avec une explosion d'autant plus forte , que la contrainte a été plus longue. Le visage devient très-rouge , les vaisseaux de la cornée sont injectés , les yeux sont étincellans , l'action & la force musculaires sont portées à un point extrême. Sur la fin de son accès , s'il pense avoir satisfait à sa passion , il traite son ennemi avec insolence , il l'outrage ; la joie qu'il en ressent intérieurement se peint sur son visage & lui procure un grand soulagement. Mais s'il s' imagine le contraire , s'il n'a pas pu avoir une satisfaction suffisante , il tombe dans la tristesse & le désespoir.

La colère , comme toutes les autres passions , présente une foule de nuances & varie de degrés à l'infini , suivant les circonstances. Mais , dans tous les cas cependant , elle est remaquable par la force & la violence avec laquelle elle agit , & l'on a plusieurs exemples d'accès de colère suivis de mort subite.

Tourtelle , (Elémens d'Hygiène , tome 2) dit qu'un transport furieux a occasionné chez une femme des mouvemens convulsifs qui se sont terminés par la mort au bout de six heures.

Chez une autre la colère a causé un état de suffocation qui l'a menée à la mort.

Tous les auteurs sont pleins d'observations d'apoplexie, d'épilepsie, de convulsions, de cholera morbus de vomissemens bilieux, d'hématemèse, de mélena, d'ictère subit, de suppression de règles, de perte, d'avortement, de fièvres inflammatoires, bilieuses, &c. causés par la colère.

J'ai été consulté pour une lésion organique du cœur, qui, évidemment, a été la suite d'un emportement de colère. J'ai vu des hémorroïdes accidentelles dues à la même cause : la fréquence des accès de colère produit l'hémophtysie, & favorise le développement de la phtysie pulmonaire, chez ceux qui y sont disposés.

Souvent un accès de colère fait rentrer la goutte, & produit ainsi les affections les plus dangereuses. *Pinel* (*Med. Clin.* p. 259,) nous fournit deux exemples de gouttes rentrées par emportement de colère & ayant causé l'une l'inflammation de l'estomac, l'autre l'inflammation de l'organe pulmonaire.

Les observateurs ont signalé l'influence de la colère sur la sécrétion de certains fluides, dont elle change & la quantité & la qualité. On dit vulgairement que la colère met la bile en mouvement, en effet l'influence de cette passion sur la sécrétion de la bile est remarquable. Celle qu'elle exerce sur le lait des nourrices n'est pas moins importante. *Boerhave*, dit qu'une nourrice ayant fait teter son nourrisson pendant un accès de colère, l'enfant eut aussitôt une attaque d'épilepsie & fut épileptique toute sa vie. L'expression

commune, *écumer de colère*, prouve combien la quantité de la salive est augmentée, mais la colère n'influe pas seulement sur la quantité de la salive, elle change la nature de ce fluide & l'altère d'une manière particulière. *Lecat* (Traité des Sensations, p. 154, tom. I.) rapporte des observations qui tendent à prouver, que le virus hydrophobique n'a le caractère vénéneux, que parce que l'animal qui le lance est en colère; que la morsure de l'animal le moins venimeux, comme l'homme, le cheval, la devient presque autant que celle de la vipère, si on met ces animaux dans le même degré de passion. *Lecat* a observé lui-même la morsure d'un homme en colère, laquelle morsure avait tous les caractères des morsures venimeuses.

(1) On a vu un coq en colère donner la rage par un seul coup de bec.

(2) Un jeune homme s'étant mordu le doigt dans un transport de colère, avait le lendemain tous les symptômes de la rage, & en est mort.

J'avais oublié de dire plus haut qu'il y avait plusieurs exemples d'hydrophobie spontanée, causée par la colère, Voyez les mémoires de la Soc. de Méd. de Paris, an 1783, & *Pouteau* (Obs. sur la Rage, p. 7) qui rapporte l'observation d'un maître de pension qui devint hydrophobe, un quart d'heure environ après un violent accès de colère.

La colère ne produit pas toujours des effets funestes.

(1) Transact. Philos.

(2) Mix. Cur. Nat., an 1706.

La vive commotion qu'elle cause a été très-avantageuse dans certains cas. Des paralytiques ont recouvré la santé après un accès de colère. Plusieurs mélancoliques ont été tirés de leurs profondes rêveries & même guéris radicalement par le changement violent qu'elle amène dans toute l'économie. Lors même qu'elle ne guérit pas les mélancoliques, la colère produit chez eux un changement momentané qui leur est avantageux; elle donne pour l'instant plus d'activité à certaines fonctions de leur économie, & ils en éprouvent un soulagement manifeste. *Boerhave*, rapportait à ses élèves l'histoire suivante : un homme très-savant, était devenu mélancolique; l'objet de son délire exclusif était de croire qu'il avait les cuisses de verre; il demeurait, en conséquence, toujours assis dans la crainte de les casser. Une servante avisée donna, en balayant, un tel coup dans les cuisses du pauvre mélancolique, qu'il se mit dans une colère violente, au point qu'il se leva & courut après la servante pour la frapper. Lorsqu'il revint à lui, il fut tout surpris de pouvoir se soutenir & de se trouver guéri.

L A H A I N E.

La haine dont la nature a muni l'homme dans de si bonnes intentions, cette passion qu'elle lui a donnée comme le principal moyen conservateur de son être, puisque la haine devait servir à l'éloigner de ses ennemis, la haine, dis-je, est devenue au contraire entre ses mains une des principales causes de sa destruction : tellement l'homme entraîné par son imagination & corrompu

corrompu par les vices de la société, a bouleversé les lois de la nature!

Je ne dirai point tout le mal que la haine a causé au genre humain. L'histoire de tous les peuples est remplie des horreurs qu'elle fait commettre; par-tout on trouve des traces du sang qu'elle a fait couler injustement.

Dans mes considérations sur les tempéramens, sur les climats, &c., j'ai indiqué quels sont les individus les plus susceptibles de cette passion. J'ai fait voir que dans les climats brulans (1) elle y est très-commune & que surtout elle y présente souvent une durée interminable. En effet c'est en Italie qu'on rencontre de ces passions haineuses que le temps même ne peut effacer, qui sont héréditaires dans les familles. C'est dans ces contrées que la haine implacable de quelques particuliers, a donné naissance à des factions rivales qui ont porté la désolation dans les villes, en y commettant des excès de tout genre. C'est dans ce pays que la torche permanente de la discorde, a entretenu si long-temps ces fameuses querelles des Guelfes & des Gibelins.

(1) La mémoire nourrit les passions terribles,
 Sur-tout dans ces climats, dont les âpres chaleurs,
 Ainsi que les poisons exaltent les fureurs.
 Là, par l'homme superbe une injure endurée,
 Descend profondément dans son ame ulcérée.
 Pour lui plus de plaisir; sa barbe, ses cheveux
 Croîtront jusqu'au trépas d'un mortel odieux.

Delille. Ouvr. cité.

La haine produit des effets bien différens, suivant la force physique ou morale de celui qui éprouve ce sentiment. Car ses moyens de vengeance varient en raison de sa force ou de sa faiblesse, de son courage ou de sa lâcheté. S'il a la force & le courage en partage, il éclate ouvertement, il insulte publiquement son ennemi, il le provoque s'il est présent, la colère l'agite, il ne s'occupe que d'exécuter sa vengeance au moyen de ses propres forces, il jouit d'avance du plaisir que doit lui faire éprouver la punition de l'injure. Mais s'il est faible, ou timide, ou lâche, il craint de faire connaître ses sentimens; c'est dans les ténèbres qu'il cherche à assouvir sa passion; les moyens les plus bas, les plus vils sont ceux qu'il emploie pour nuire à son ennemi: & s'il ne peut y parvenir, il est rongé par un chagrin mortel.

On sent combien la haine peut offrir de nuances, de variétés, & par conséquent combien il est difficile d'en décrire les effets sur l'économie animale. Cependant, en général, la haine est une passion qui se forme lentement & qui cause un chagrin sombre. L'homme haineux s'exagère continuellement les torts de son ennemi; son imagination lui fait voir toutes les actions de l'homme qu'il hait à travers un verre enfumé; & le trompant ainsi, elle lui fait former, sur les plus légères apparences, des soupçons qui deviennent bientôt pour lui des certitudes, & le persuadent souvent de la réalité d'une injure imaginaire. La passion pousse des racines de plus en plus profondes & la haine finit par devenir éternelle. Alors pendant tout le reste de sa vie

il ne pense qu'à nuire à son ennemi & cherche toutes les voies qui peuvent le mener à son but. Heureux ses enfans, s'ils n'héritent pas de la passion de leur père !

D'après le peu que je viens de dire sur la haine, on voit que cette passion donne naissance à la douleur, à la tristesse, à la crainte, à la colère, & même à la joie, & que par conséquent, elle est dans le cas de produire sur l'organisation de l'homme, les effets divers de toutes ces passions.

La mélancolie est je crois, la maladie qu'elle cause le plus fréquemment. Le chagrin que la haine fait éprouver, la direction continuelle des idées vers l'objet odieux, finissent par donner au système nerveux une habitude vicieuse.

D'ailleurs on fait que les hommes les plus disposés à la mélancolie sont aussi les plus disposés à la haine.

Remarquons aussi que la haine porte une influence spéciale sur les organes biliaires, & que des états particuliers de ces organes, rendent l'individu très-susceptible des passions haineuses.

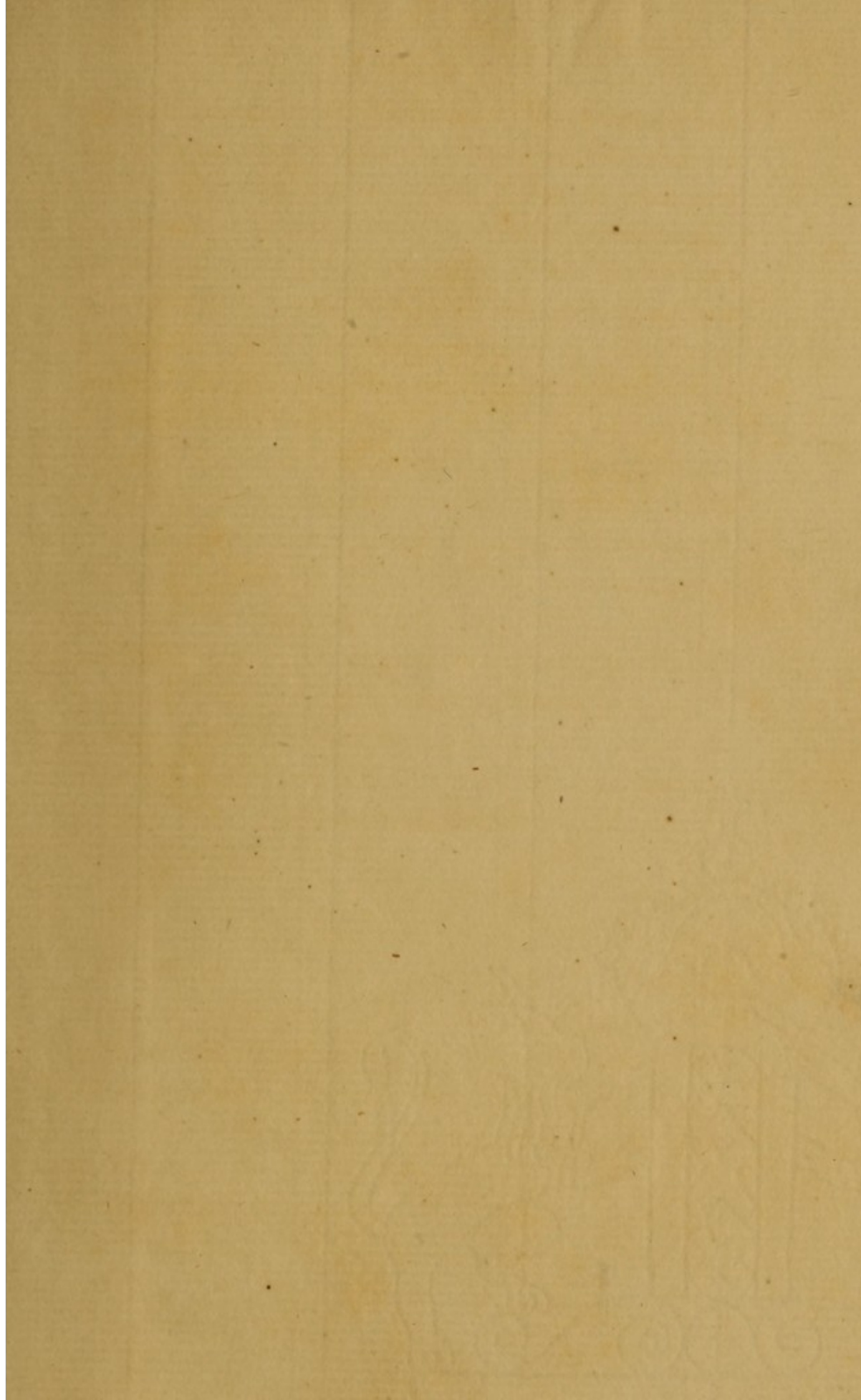
L'ENVIE, LA JALOUSIE.

L'envie & la jalousie produisent sur l'homme les effets mixtes des différentes passions dont elles se composent & particulièrement de la haine, que souvent elle fait naître & qu'elle entretient. En effet, il suffit de voir dans le bonheur la personne dont on est envieux pour la haïr, pour taxer la nature entière d'injustice & d'ingratitude, éprouver la plus grande peine, & si cet état est prolongé, se consumer de chagrins.

Au contraire , si elle éprouve des malheurs, l'homme envieux éprouve une jouissance, un sentiment de joie intérieure.

Lui souhaiter encore plus de mal , désirer la voir dans la détresse & même expirer dans les tourmens, sont les derniers déréglemens de l'envie & de la jalousie.

Je termine ici brusquement mon mémoire. Le service très-actif dont je suis chargé maintenant m'empêche de m'en occuper d'avantage, & ne me laisse pas même le temps de faire un résumé qui devrait être la fin naturelle de mon travail.



Received of the Treasurer of the State of New York
the sum of \$100.00 for the year 1877

and in full for the year 1877 of the
sum of \$100.00 for the year 1877

In witness whereof I have hereunto set my hand
and the seal of the State of New York at Albany
this 1st day of January 1877

Governor

W & A

